

LE
DOMPTEUR

DRAME EN CINQ ACTES

EN SIX TABLEAUX

PAR

AD. D'ENNERY ET CH. EDMOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1870

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

11-27.00
3

LE DOMPTEUR

DRAME

représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ancien-
Comique, le 29 octobre 1800.

PERSONNAGES

MARDOCHE.	MM. DUMAINE.
LIONEL VAUTIER.	CASTELLANO.
M. DE NAVARINS.	FAILLE.
GEORGES D'HAMBLEY.	RÉGNIER.
CHAMBORAN.	ONNE;
FRANCINET.	ALLART.
PAPILLON.	TONY RICH.
LE LIEUTENANT CIVIL.	DELANGLAT.
L'INTENDANT (JÉRÔME).	DÉSORMER.
UN LIEUTENANT MILITAIRE.	PERMIN.
GIROFLÉE.	PARROT.
UN DÉPORTÉ.	SAURET.
UN GARDIEN.	LAVERGNE.
UN DOMESTIQUE.	JULES.
MARGUERITE.	Mmes LAURENT.
THERÈSE PERRAND,	LIA-FÉLIX.
LA MARQUISE DE GUERANDES.	LACROIX.

OFFICIERS, SOLDATS, GARDIENS, DOMESTIQUES, ETC.

La scène se passe, au premier acte en France, et aux autres actes à la Louisiane en 1730.



S'adresser pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène, à M. Maseon, souffleur au théâtre de l'Ambigu.

LE DOMPTEUR

ACTE PREMIER

Riches salon. — Galerie vitrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LIONEL, JÉRÔME.

LIONEL.

Et voilà, mon bon Jérôme, tout ce qui s'est passé ici pendant mon absence ?

JÉRÔME.

Oui, monsieur Lionel, la tendresse de madame la marquise pour mademoiselle Thérèse semble grandir chaque jour, en même temps que son affection pour vous...

LIONEL.

... Prend le chemin contraire... Que veux-tu que j'y fasse ? Et qu'ai-je à redouter ? Nous sommes, Thérèse et moi, les enfants d'adoption de la marquise ; celle-ci, demeurée depuis longtemps veuve et sans famille, n'a pas d'autres héritiers que nous deux...

JÉRÔME.

Oui, mais elle peut déshériter l'un au profit de l'autre.

LIONEL.

Si l'un s'arrange de façon à devenir le mari de l'autre, c'est le désbérité qui héritera.

JÉRÔME.

Épouser mademoiselle Thérèse, vous ?

LIONEL.

Oui, moi... Penses-tu que ce serait pour elle, l'enfant trouvé, une si grande mésalliance ?

JÉRÔME.

Écoutez, monsieur Lionel, vous êtes le fils de François

Vautier, un brave et digne homme qui était, avant moi, l'intendant de madame la marquise, ce qui fait que je m'intéresse à vous...

LIONEL.

Par esprit de corps.

JÉROME.

Eh bien! croyez-moi, laissez de côté le lansquenet, le cabaret et.. le reste. Faites en sorte de rentrer dans les bonnes grâces de madame de Guérande, soyez sage... pour quelque temps, du moins. La bonne dame est très-vieille, soixante-dix-huit ans! et presque autant de mille livres de rentes!... Cela vaut bien quelques mois de sagesse...

LIONEL.

Tu as peut-être raison; mais un bon mariage serait encore ce qui arrangerait le mieux les choses.

JÉROME.

Pour un mariage il faut deux consentements.

LIONEL.

J'ai déjà le plus important des deux.

JÉROME.

Lequel?

LIONEL.

Le mien...

JÉROME.

La belle affaire!

LIONEL.

Si tu crois que ce n'est rien que d'être parvenu à me décider moi-même... (D'une voix grave.) Je me suis vaincu, Jérôme, je vaincrai bien mademoiselle Thérèse Ferrand. (Entre un domestique.) Qu'y-a-il?

LE DOMESTIQUE.

Un commissionnaire demande absolument à voir monsieur.

LIONEL.

Il est bien curieux.

LE DOMESTIQUE.

Il s'obstine à vouloir remettre une lettre à monsieur en personne.

LIONEL.

Fais-le entrer...

JÉROME.

Je vous laisse.

Il s'éloigne par la droite.

Le domestique sort.

SCÈNE II

LIONEL, puis FRANCINET.

LIONEL.

Je descends à peine de voiture et l'on sait déjà mon retour au Havre! Ça ne peut-être qu'une femme ou un créancier... Je parie pour le créancier. (Entrée de Francinet qui lui présente une lettre.) J'ai gagné mon pari. (A Francinet.) Tu attends la réponse?

FRANCINET.

Oui, monsieur, on m'a défendu de revenir les mains vides.

LIONEL.

Il faut fidèlement remplir ta commission, mon garçon.

FRANCINET.

C'est mon intention, monsieur.

LIONEL, déchirant la lettre.

Et pour que tu ne reviennes pas les mains vides, tiens!...

Il lui met dans la main les morceaux de papier.

FRANCINET.

Voilà tout? (Lionel d'un geste lui ordonne de sortir.) Ce n'est pas assez, monsieur, j'ai reçu une pièce de douze sous d'avance... et on m'a dit : « Si l'on te refuse la réponse, tu crieras, tu feras du tapage pour ameuter toute la maison. » (Très-doucement.) Monsieur consent-il à me donner la réponse?

LIONEL.

Tu m'ennuies à la fin.

FRANCINET, très-doucement.

C'est bien décidé? (Avec force et criant à tes-tête.) Je demande une réponse à la lettre, une petite réponse, s'il vous plaît!

LIONEL.

Ah! c'est comme ça... attends. Holà! Jean, Joseph! quelqu'un?

Il frappe sur un timbre. Entrent deux domestiques.

FRANCINET, tapi derrière un meuble, continuant à crier.

Une réponse, une petite réponse, s'il vous plaît?

LIONEL, aux domestiques.

Ouvrez la fenêtre du balcon.

FRANCINET, se dressant derrière un fauteuil, et d'un air ému.

Vous faites donner de l'air, monsieur!

LIONEL.

Je veux t'apprendre que lorsqu'un drôle de ton espèce entre dans cette maison par la porte, il en sort par la fenêtre.

FRANCINET.

Par la fenêtre! Grâce, au nom du ciel, monsieur, grâce!..

Lionel fait signe aux domestiques qui s'approchent de Francinet.

FRANCINET.

Au secours! au secours!

THÉRÈSE, entrant.

Que se passe-t-il?

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

FRANCINET.

Mademoiselle Thérèse!... Ah! maintenant je ne crains plus rien.

THÉRÈSE.

Ah!... mais c'est un ami à moi... le commissionnaire du coin.

FRANCINET.

Oui, mademoiselle... votre ami! Comment ne le serais-je pas? Toutes les fois que de la rue, je vous aperçois à votre fenêtre, vous m'envoyez une belle petite pièce de monnaie...

LIONEL.

Remercie mademoiselle d'être venue à propos... et va-t'en!

THÉRÈSE.

Un instant. Ainsi tu es bien malheureux?

FRANCINET.

Malheureux?... oui, mademoiselle, et pourtant n'étaient le froid, la faim et souvent le manque de gîte, je ne me plaindrais pas trop.... parce que le bonheur me fait peur.

THÉRÈSE.

Comment!

LIONEL, riant.

Tu redoutes le bonheur!

FRANCINET.

Oui, je le redoute, depuis la prédiction que m'a faite une vieille bohémienne.

THÉRÈSE.

Que t'a-t-elle donc prédit?

FRANCINET.

Que je ne serai tout à fait heureux que le jour où je devrai être pendu.

LIONEL, riant.

Pendù!

THÉRÈSE.

Pauvre garçon ! N'as-tu aucun parent ? personne qui s'intéresse à toi ?

FRANCINET.

Si fait, mademoiselle, j'ai quelqu'un, j'ai... j'ai vous.

THÉRÈSE, souriant.

Ah !

FRANCINET.

Quant aux parents, je crois bien que je n'en ai jamais eu.

THÉRÈSE.

Jamais !

FRANCINET.

Les pauvres, ça vient tout seul et ça s'en va de même.

THÉRÈSE, à Lionel.

Orphelin, ainsi que vous et moi. Seulement, il n'a pas eu votre bonheur, de trouver pour marraine une grande dame comme la marquise ; ni le mien, d'avoir été recueillie par notre bienfaitrice commune. (À Francinet.) Voyons, si une bonne fée s'intéressait à toi, que lui demanderais-tu ?

FRANCINET.

Je lui demanderais de me dénicher un bon maître, et d'offrir à ce digne homme la crème des domestiques... ceci...

Il se désigne.

LIONEL, avec dédain.

Toi ?

FRANCINET.

Oui, moi !... Tel que vous me voyez, je suis un agneau pour la douceur, un cheval pour le travail, un oiseau pour la course et un chien pour la fidélité... Tous les bons animaux réunis en un seul.

THÉRÈSE, riant.

En vérité, si je pouvais devenir cette bonne fée, j'en serais très-heureuse !

LIONEL.

Pour vous plaire, Thérèse, je serais capable de prendre ce drôle à mon service.

THÉRÈSE, vivement.

N'en faites rien, je vous prie... Je veux me charger moi-même du bonheur de ce brave garçon.

FRANCINET.

Oh ! merci, mademoiselle !... mille fois merci !... Mais je ne vous demande qu'un tout petit bonheur, un bonheur de pauvre diable... comme moi... parce que, voyez-vous, la prédiction de la vieille me trotte toujours par la tête, à ce point que si, un jour, je me trouvais trop heureux, je croirais sentir la cravate de chanvre à mon cou.

THÉRÈSE.

Je vais demander à madame la marquise la permission de te prendre à notre service.

LIONEL.

Elle vous obéira, comme tout ici vous obéit.

FRANCINET.

Ainsi, mademoiselle, je serais votre domestique, votre serviteur, moi qui n'aurais jamais osé espérer... Quel plaisir, quelle joie ! que je suis heureux, mademoiselle, que... Ah ! mais ! ah ! mais ! je le suis trop !... Prends garde à la prédiction, Francinet.

THÉRÈSE.

Va, mon garçon, avant de te présenter, il faut te faire beau. J'y penserai.

FRANCINET.

Me faire beau, moi ! Eh bien ! c'est pour le coup que vous serez une véritable fée !

Il sort.

SCÈNE IV

THÉRÈSE, LIONEL, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

On voit bien que Lionel est de retour ; la maison s'anime.

THÉRÈSE, vivement.

C'est moi qui en suis la cause, madame la marquise ; j'ai élevé un peu la voix... Je promettais à un pauvre garçon d'intercéder auprès de vous pour qu'il entre à votre service.

LA MARQUISE.

Cela te fait-il plaisir ! la chose est convenue... et c'est moi qui te remercie de me laisser faire ce que tu veux. (Elle s'assoit. — A Lionel.) Maintenant, monsieur Lionel, à nous deux.

LIONEL, à part.

Ah ! ah ! la morale.

LA MARQUISE.

Vous arrivez de mon château de Picardie ; vous y avez chassé, et l'on m'écrit qu'un de vos chiens a mordu cruellement l'enfant de mon meunier, Jacques Pouchain.

LIONEL.

C'est faux, [madame la marquise, j'affirme le contraire...

LA MARQUISE.

Que c'est l'enfant qui a mordu le chien !... Soit ! Pour défendre son fils, Jacques a tué votre chien, et vous, saisissant ce malheureux Pouchain, vous l'avez précipité dans l'endroit le plus profond et le plus rapide de la rivière.

LIONEL, riant.

Le drôle nage comme un poisson.

THÉRÈSE.

Ah! c'est affreux!

LA MARQUISE.

Le meunier vous intente un procès.

LIONEL.

L'insolent!

LA MARQUISE.

J'essayerai d'arranger l'affaire... Le lieutenant civil, entre les mains de qui la plainte a été déposée, est de mes amis... Vous irez à l'instant chez lui et me l'amènerez vous-même. Les affaires que vous avez laissées après vous ici, au Havre, me donneront, je le crains, plus de peine que celle-ci.

LIONEL.

Mais je n'ai rien laissé après moi... rien que...

LA MARQUISE, vivement.

Que des dettes... Quand je les ai payées, il y a six mois, vous m'aviez juré que vous ne deviez plus un écu.

LIONEL.

Et c'était parfaitement vrai, madame la marquise, seulement depuis six mois... j'en ai fait d'autres.

LA MARQUISE, avec force et se levant sévèrement.

Prenez garde, Lionel, ma patience peut se lasser, enfin!

THÉRÈSE.

Souvenez-vous que le calme le plus absolu vous est ordonné.

LA MARQUISE.

Ah! oui! du calme... du repos!... une émotion trop vive pourrait vous tuer... voilà ce que me dit le docteur!... Et tu es seule, ici, à t'en souvenir. (A Lionel.) Si vous aviez pour moi un peu de reconnaissance, Lionel, vous imiteriez l'exemple de Thérèse.

LIONEL.

Mademoiselle Thérèse est une exception! Je l'admire plus que personne... Et si elle le voulait, il ne dépendrait que d'elle seule d'opérer en moi l'heureuse transformation que vous souhaitez.

THÉRÈSE, froidement.

Je ne possède pas ce pouvoir et ne l'ambitionne point.

LIONEL, bas.

Toujours la même froideur, toujours le même dédain!

LA MARQUISE, vivement.

Lionel, vous oubliez que je veux aujourd'hui terminer votre méchante affaire. Amenez-moi bien vite le lieutenant civil, je vais écrire pour vous à Jacques Pouchain.

Elle se met à écrire.

LIONEL.

Je me retire, madame la marquise, et vais exécuter vos ordres.

LA MARQUISE.

Allez... (Souriant.) et ne péchez plus.

Lionel sort.

SCÈNE V

THÉRÈSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, écrivant.

Décidément, Lionel n'est pas dans tes bonnes grâces. Tu ne l'aimes donc pas ?

THÉRÈSE.

Je n'ai aucune raison de lui en vouloir, madame.

LA MARQUISE.

Tu ne réponds pas à ma question : L'aimes-tu ?

THÉRÈSE.

Non, madame la marquise.

LA MARQUISE, interrompant sa lettre.

Et tu fais bien. Il n'a que de mauvaises passions : Et il faudra qu'il apprenne à les satisfaire à peu de frais... car après moi, il n'aura que tout juste pour vivre honorablement !

THÉRÈSE.

Tout à l'heure, lorsque vous l'avez congédié, avec ces mots : « Allez, et ne péchez plus ! » j'ai pensé que cela voulait dire : « A tout péché miséricorde ! »

LA MARQUISE.

Tu as un cœur d'ange, ma Thérèse!... et comme je suis sans famille, comme tu es le seul être au monde à qui je tiens, je ne me séparerai de toi qu'à bon escient.

THÉRÈSE.

Me séparer de vous!... il n'y a rien qui m'y fasse consentir.. surtout si vous voulez me voir heureuse.

LA MARQUISE.

Chère enfant ! Et dire que mon imbécile de médecin me défend de m'émouvoir... Mais avec des émotions comme celles que tu me fais éprouver, je compte un jour me moquer des maladroits qui ne deviennent pas centenaires.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Georges d'Harbley.

LA MARQUISE, à Thérèse.

Ah ! ta main a tressailli... Est-ce que, par hasard?... Eh bien ! réponds ! (Thérèse baisse la tête.) Allons... j'aime mieux que ce soit celui-là. Faites entrer !

Entrée de Georges.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES.

LA MARQUISE.

Monsieur Georges d'Harbley!... je pensais que monsieur de Navarins devait vous accompagner.

GEORGES.

M. le comte revient à l'instant de Paris, où il avait été appelé par un ordre de l'amirauté. Il était question, je crois, de lui confier une mission importante.

THÉRÈSE, inquiète.

Et peut-être lointaine?

GEORGES.

Je l'ignore, mademoiselle.

LA MARQUISE.

A peine de retour, le voilà qui veut repartir!... Mais alors vous-même?

GEORGES.

Le devoir m'oblige à suivre mon amiral.

THÉRÈSE, vivement.

Vous partez?

LA MARQUISE.

Et bientôt?

GEORGES.

Madame la marquise, ce n'est pas d'un départ que je voulais avoir l'honneur de vous parler aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

GEORGES, tremblant.

Madame la marquise, je venais... je voudrais...

LA MARQUISE.

Ah ça! mais on dirait que vous avez peur, monsieur le capitaine!

GEORGES.

C'est vrai, madame.

LA MARQUISE.

Allons, remettez-vous... et écoutez-moi tous les deux : Georges, vous aimez Thérèse?

GEORGES, vivement.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Et Thérèse vous aime?

..

GEORGES, vivement.

Oui, madame la...

Ils baissent la tête tous les deux.

LA MARQUISE.

Il paraît que vous n'en doutez guère... et vous avez raison. Vous venez me demander mon consentement, je suis prête à vous l'accorder; mais ce mariage ne s'accomplira pas sans obstacles.

GEORGES.

Est-ce parce que mademoiselle Thérèse est pauvre! Mais je suis riche pour deux! — Est-ce parce que je suis noble et qu'elle est...

LA MARQUISE.

Il ne s'agit ni de fortune ni de blason.

GEORGES.

Est-ce enfin parce qu'elle est orpheline.. parce que ses parents sont inconnus?

LA MARQUISE.

Précisément. A l'âge de deux ans, son père l'avait mise dans un couvent, dont la supérieure était une de mes amies. Il s'était présenté sous le nom de Ferrand, un nom supposé sans doute. Nul ne connaissait son état... Il avait commencé par déposer une petite somme, puis il disparut et l'on n'entendit plus parler de lui. L'enfant se trouva abandonné...

THÉRÈSE.

Par tout le monde! Excepté par vous, madame.

LA MARQUISE.

J'allais souvent voir mon amie la supérieure; je pris l'orpheline en affection. Je sollicitai la grâce de me charger de sa destinée... On me l'accorda, et ce fut un jour béni que celui où Thérèse est entrée dans ma maison.

THÉRÈSE.

Oh! madame, quel noble cœur vous êtes!...

LA MARQUISE.

Georges, vous savez tout maintenant et vous devez comprendre que, sans y être autorisée par les magistrats, je ne puis disposer de la main d'une fille qui ne m'appartient pas. Il y aura de nombreuses démarches à faire, des formalités à remplir. Eh bien, puisque vous devez suivre votre amiral, partez, Georges.. et lorsque la mission de M. de Navarins sera accomplie, vous reviendrez près de nous, et je remettrai entre vos mains votre fiancée, libre de tout souci, riche, et heureuse de vous appartenir.

THÉRÈSE.

Comment ai-je mérité tant de bienfaits, moi qui ne puis que prier pour vous.

LA MARQUISE.

Nous garderons nos prières pour le voyageur... Mes arrangements vous conviennent-ils, capitaine ?

GEORGES.

Madame, vous parlez comme la meilleure des mères.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur l'amiral comte de Navarins.

Le domestique sort. — Entre Navarins.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NAVARINS.

NAVARINS.

Puisque Georges est ici, vous savez déjà, madame la marquise, que je viens vous faire mes adieux.

LA MARQUISE.

Et pour quel pays partez-vous, amiral ?

NAVARINS.

Pour un pays lointain. Je vais à la Louisiane.

TOUS.

A la Louisiane ?

NAVARINS.

Vous l'avez entendu, Georges ?... C'est plus qu'un voyage, c'est presque un exil ; mais, rassurez-vous, je ne résiderai pas longtemps là-bas.

LA MARQUISE.

Et si, malgré vos prévisions, votre séjour se prolongeait, promettez-moi, amiral, de nous renvoyer Georges.

NAVARINS.

Vous le renvoyer ?...

LA MARQUISE.

J'ai sur lui des projets que je vous dirai tout à l'heure... J'attends votre promesse.

NAVARINS.

Vous avez ma parole. Avant un an, il sera de retour... Maintenant, Georges, rendez-vous à bord de la *Conquérante*. Dans une heure, je serai à mon poste, et nous mettrons à la voile aussitôt.

THÉRÈSE, à part.

Déjà !

GEORGES.

Adieu donc, madame la marquise...

LA MARQUISE, lui donnant la main.

Georges... (Bas.) Nous compterons les jours.

GEORGES, très-ému.

Au revoir, mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE, très-ému.

Au revoir, Georges, au revoir.

Elle sort par la droite pour cacher ses larmes. Georges sort par le fond.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, NAVARINS.

NAVARINS, qui les a observés.

Je ne vous demande plus, madame la marquise, quels sont vos projets sur le capitaine Georges.

LA MARQUISE.

Vous avez compris...

NAVARINS.

Que généreuse et confiante jusqu'à l'excès, vous élevez les orphelins, vous les enrichissez et les mariez ensuite... Fasse le ciel que l'ingratitude ne soit pas le prix de tant de bienfaits, et que vous n'ayez à vous repentir, ni vous, ni Georges d'Harbley, de cette confiance et de cette générosité.

LA MARQUISE.

Je suis sans crainte, amiral ; je sais quel trésor je donne à Georges... Mais voyons, pourquoi est-ce à la Louisiane que vous allez ?

NAVARINS.

Le projet que je vais accomplir m'a été inspiré par les mêmes raisons qui m'ont fait m'expatrier il y a dix-huit ans.

LA MARQUISE.

Eh quoi, c'est toujours l'histoire de votre premier attachement ?

NAVARINS.

Du seul que j'ai éprouvé dans ma vie. Vous vous souvenez de l'union que ma famille voulait me faire contracter ? J'aimais une femme, une pauvre fille... je lui avais juré le mariage.

LA MARQUISE.

Est-ce votre faute si vous n'avez pas tenu votre serment ?

NAVARINS.

Que Dieu pardonne à ceux dont c'est la faute. (Pause.) On découvrit les raisons qui me faisaient résister aux brillants projets des miens. De sourdes manœuvres furent mises en jeu ; le ministre, habilement circonvenu, me confia une mission grave et urgente, disait-il. Je fis une absence de six mois, et, à mon retour, je fus accueilli par la nouvelle d'une horrible catastrophe... On m'apprit que mon enfant avait été tué...

et que sa mère, l'infanticide!... incarcérée, condamnée, l'avait suivi dans la tombe. On me fit voir des preuves, et aujourd'hui j'apprends que ces preuves étaient vraies... toutes... sauf la dernière... L'enfant a péri de la main de sa mère, mais celle qui a commis le crime est vivante.

LA MARQUISE.

Vivante!

NAVARINS.

J'ai découvert que, renfermée pendant de longues années, la malheureuse a été déportée à la Louisiane.

LA MARQUISE.

Et c'est pour cela?

NAVARINS.

Oui, je veux la voir... et tant qu'elle ne se sera pas accusée elle-même, malgré ses juges, malgré les preuves et la condamnation, je croirai qu'une horrible fatalité a pesé sur elle; je croirai qu'elle est innocente!

LA MARQUISE.

Je comprends votre résolution, et ne vous adresserai pas d'inutiles remontrances... Partez donc, mon ami, allez chercher là-bas une triste et douloureuse conviction...

NAVARINS, se levant.

Puissé-je vous revenir moins malheureux?

LA MARQUISE.

Au revoir donc, amiral, au revoir, mon ami.

Elle lui tend la main qu'il serre affectueusement. Thérèse paraît.

NAVARINS, froidement à Thérèse.

Mademoiselle, je sais les projets d'union formés par Georges d'Harbley et approuvés par madame la marquise... Souvenez-vous que Georges est un noble cœur... Puissiez-vous ne jamais devenir ingrate, et ne pas oublier les bienfaits de votre généreuse protectrice.

LA MARQUISE, avec reproche.

Amiral!...

THÉRÈSE, blessée.

Je suis parfois oublieuse, monsieur, mais je ne suis point ingrate. Les bienfaits de madame la marquise seront éternellement gravés dans mon cœur... et j'oublierai bientôt, je l'espère, les amères paroles que vous venez de m'adresser.

LA MARQUISE.

Plus tard, chère enfant, il te connaîtra mieux et il t'aimera comme je t'aime.

NAVARINS.

Adieu, madame! (Il s'incline.) adieu!

Il sort.

SCÈNE IX

LA MARQUISE, THÉRÈSE, puis FRANCINET.

LA MARQUISE.

Il faut lui pardonner, Thérèse, ce pauvre Navarins n'est pas heureux...

FRANCINET.

Je peux entrer !...

Il entre.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que ce garçon !

THÉRÈSE.

C'est mon protégé, madame, celui que vous m'avez permis d'engager à votre service.

FRANCINET, *vêtu de neuf.*

Oui, madame, oui, c'est moi. Je ne suis ici que depuis peu de temps, mais j'ai déjà vu que la maison me convenait.

LA MARQUISE, *souriant.*

En vérité !

FRANCINET.

Oh ! c'est tout à fait mon affaire ; je ne chercherai pas de place ailleurs.

LA MARQUISE.

C'est très-flatteur pour nous, Thérèse.

FRANCINET.

D'abord, nous avons la livrée qui est gentille et qui me plaît assez. (Il regarde son habit.) Seulement, il y a un G sur les boutons. C'est pas mon affaire.... je m'appelle Francinet ; faudra changer le G et mettre un F à la place.

THÉRÈSE.

Mais c'est le chiffre de madame la marquise.

FRANCINET.

Son chiffre ?

THÉRÈSE.

Madame de Guérande, voilà pourquoi il y a un G.

FRANCINET, *s'animant.*

Pardon, pardon, mademoiselle, mais cet habit-là, c'est le mien... Ce n'est pas madame de Guérande, c'est moi qui le porte, moi, Francinet... Vous voyez bien que ce n'est pas un G qu'il faut là, mais un F. On mettra un F !

LA MARQUISE.

Il est amusant, ton protégé.

FRANCINET.

Nous avons ensuite la nourriture dont je viens de prendre un échantillon.

THÉRÈSE.

Tu en es content ?

FRANCINET.

La nourriture m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

En vérité, et pourquoi ?

FRANCINET, gravement.

Je la trouve trop bonne.

TOUTES DEUX.

Trop bonne !

LA MARQUISE.

Tu es le premier domestique qui se plaint de cela.

FRANCINET.

Ça tient à des idées personnelles... Vous saurez que je suis très-gourmand, et j'ai un peu peur, étant bien nourri, de devenir trop heureux ici !

LA MARQUISE.

En quoi cela est-il effrayant ?

FRANCINET.

En quoi ?

THÉRÈSE.

C'est qu'on a prêté au pauvre garçon qu'il ne serait réellement heureux qu'au moment d'être pendu.

LA MARQUISE.

D'être...

FRANCINET.

Pendu, madame la marquise ! C'est pourquoi je demande à ne faire que deux repas au lieu de quatre que l'on fait ici, à ne dormir que cinq heures au lieu de huit et à n'avoir que la moitié des gages que vous payez aux autres domestiques. Et si, malgré cela, je me trouve encore trop heureux... eh bien, j'emploierai le grand moyen.

THÉRÈSE.

Et le grand moyen ?

LA MARQUISE.

Quel est-il ?

FRANCINET.

Je me marierai.

THÉRÈSE.

Tu te marieras ?

FRANCINET.

Pour rétablir la balance ?

LA MARQUISE.

Tu penses donc que personne n'est heureux en ménage ?

FRANCINET.

Oh! si fait... si fait, il y a des femmes très-heureuses en ménage.

THÉRÈSE.

Eh bien? et des hommes?

FRANCINET.

Des hommes?

LA MARQUISE.

Oui.

FRANCINET.

Heu! heu! y en a peut-être, madame la marquise, y en a peut-être!

LA MARQUISE, souriant.

Décidément, Thérèse, je crois que tu as eu la main heureuse...

FRANCINET.

Je le crois aussi.

LA MARQUISE.

Mais je me sens fatiguée, je rentre chez moi.

THÉRÈSE.

Appuyez-vous sur mon bras, madame.

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant, oui, ma fille.

Elle s'éloigne appuyée sur le bras de Thérèse qui s'arrête à la porte et se retourne au bruit que fait Lionel en entrant.

LIONEL.

Thérèse, je désire vous parler.

THÉRÈSE.

A moi?

LIONEL, à Francinet.

Va-t-en! (Francinet hésite.) Eh bien?

FRANCINET.

Faut-il, mademoiselle?

LIONEL.

Drôle!

THÉRÈSE.

Va, va, Francinet.

FRANCINET.

J'obéis, monsieur. (Il sort en disant.) J'obéis à mademoiselle... à mademoiselle.

Il sort.

SCÈNE X

LIONEL, THÉRÈSE.

LIONEL.

Thérèse, le capitaine d'Harbley vient de s'embarquer, et au moment de partir, il a fait confidence à l'un de ses amis de son prochain mariage.

THÉRÈSE.

C'est là ce que vous aviez à m'apprendre! Je le savais.

LIONEL.

Et savez-vous aussi le nom de la personne que ce Georges d'Harbley prétend épouser?

THÉRÈSE.

Celle que doit épouser ce Georges d'Harbley s'appelle Thérèse Ferrand.

LIONEL.

Jamais! vous ne l'épouserez pas!

THÉRÈSE,

Vous êtes fou!

LIONEL.

Je vous dis que vous ne serez jamais sa femme! Ecoutez-moi, Thérèse, vous êtes depuis longtemps mon unique pensée, mon unique amour!... Le monde entier pour moi, c'est vous!... Le présent et l'avenir c'est vous!... Je ne sais ce que cet avenir me réserve... Je l'entrevois sombre et redoutable! Mais je sens que vous n'auriez qu'à me tendre la main pour ouvrir devant moi, une plus noble existence... Thérèse, ayez pitié, sauvez-moi de moi-même!

THÉRÈSE.

N'avez-vous pas compris que j'aimais Georges d'Harbley?

LIONEL.

N'avez-vous pas compris que je tuerais cet homme!

THÉRÈSE, froidement.

Et vous m'offrirez ensuite votre main...

LIONEL, avec énergie.

Je veux que vous soyez à moi, je le veux. Entendez-vous, je le veux!

THÉRÈSE.

Vous... le... voulez!... et vous croyez qu'humble et soumise je subirai votre volonté?... Eh bien! à votre tour écoutez-moi, monsieur: je vous connais, entendez-vous, je connais votre cœur, je sais tout ce qu'il renferme de passions coupables, et si, pour échapper à l'union que vous rêvez, je devais

subir toutes les douleurs et toutes les angoisses, si je devais me réfugier dans une existence de misère et de larmes... dans la mort même, je choiserais la mort!

LIONEL, avec élan.

Ah ! ce n'est plus seulement du mépris... c'est de la haine !... Prenez garde ! la haine est contagieuse... c'est un terrible poison ! Il porte au cerveau, il rend fou !

Il s'approche d'elle.

THÉRÈSE, avec effroi.

Ne m'approchez pas !

LIONEL, lui barrant le passage.

Vous ne sortirez pas d'ici avant d'avoir juré que vous renoncez à ce mariage.

THÉRÈSE, de même.

Laissez-moi !

LIONEL, hors de lui.

Thérèse, vous n'appartenez qu'à moi seul !

THÉRÈSE, de même.

Laissez-moi passer ! laissez-moi !

LIONEL, la saisit par les mains.

Je veux que vous renonciez à lui, je veux que vous me le juriez !

THÉRÈSE, de même.

Jamais ! jamais !

LIONEL.

Eh bien donc !

THÉRÈSE.

Ah !

Entre la marquise.

LA MARQUISE, à Lionel.

Malheureux !... Thérèse, laisse-moi avec lui !

THÉRÈSE.

Ma mère !

LA MARQUISE.

Laisse-moi ! je le veux, je le veux !...

Thérèse sort.

SCÈNE XI

LIONEL, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, haletante.

Vous osiez la menacer !... vous que j'ai recueilli... dont j'ai été la bienfaitrice et qui ne m'avez jusqu'ici témoigné que de l'ingratitude !... Mais qui êtes-vous donc pour agir de la sorte ?

LIONEL, avec violence.

Qui je suis?... un homme sur qui le malheur s'abat de tous les côtés à la fois... mais dont la volonté sera plus forte que le malheur.

LA MARQUISE.

Au-dessus de votre volonté il y a la mienne et voici ce que j'ordonne : aujourd'hui que vous avez poussé le délire jusqu'à outrager ma pauvre Thérèse... la mesure est comblée ; vous quitterez cette maison.

LIONEL.

Ah ! vous me chassez comme un mendiant, vous me jetez à la porte comme un laquais.

LA MARQUISE.

Je vous bannis de ma présence ! Obéissez ! Suis-je ou non, maîtresse chez moi ?

LIONEL

Eh bien ! non ! mille fois non ! vous n'êtes pas libre de me chasser ! Ah ! vous croyez que l'on peut de la sorte prendre un enfant au berceau, s'en faire un jouet pendant ses premières années, le laisser grandir dans le luxe, dans l'inaction, sans lui donner un état qui le fasse vivre, et que l'on aura le droit, un beau jour, de lui dire : Tu n'es pas devenu l'homme souple et rampant que je rêvais, le sang de tes veines bouillonne avec trop de force, et ton cœur a des passions que je n'ai pas su maîtriser !... je te rejette dans ton obscurité !... je te replonge dans la misère ! sors de ma maison ! va-t-en ! Non, cela est injuste ! vous n'avez pas le droit de le faire et je ne m'en irai pas !

LA MARQUISE.

Ai-je dit, malheureux ! que je ne mettrais pas ta vie à l'abri du besoin !...

LIONEL.

A l'abri... du besoin ! c'est cela ! une aumône, au lieu de la fortune qui m'était promise et qui m'appartenait.

LA MARQUISE, hors d'elle-même.

La fortune qui t'appartenait ! à toi !

LIONEL.

Oui, qui m'appartenait, et vous ne sauriez le nier, vous qui, de tous vos biens, aviez fait deux parts... l'une pour moi, l'autre pour votre Thérèse.

LA MARQUISE.

Qui t'a dit cela !

LIONEL.

Cette volonté dernière que vous aviez tracée il y a quelque temps, vous l'avez enfermée... tenez, là, dans ce meuble.

LA MARQUISE.

Infâme, tu as violé ce secret !

LIONEL.

Auprès de cet écrit est enfermée la part que vous me destiniez... (Prenant une clef sur la table, et s'élançant sur le meuble qu'il ouvre.) C'est à moi, c'est mon bien!

LA MARQUISE.

Misérable! cette clef?... tu as osé...

Elle s'élançe vers lui.

LIONEL.

J'empêcherai votre haine aveugle de me dépouiller aujourd'hui!

LA MARQUISE.

Non, non, je ne veux pas. (Il la repousse avec force. La marquise tombant dans un fauteuil.) Oh! à moi! à moi!...

LIONEL, jetant des papiers à terre.

C'était là!... là!...

LA MARQUISE.

Thérèse! ma fille!... ma...

Elle lui montre Lionel.

THÉRÈSE.

Ma mère!

SCÈNE XII

LES MÊMES, THÉRÈSE.

LIONEL, se retournant et voyant Thérèse.

Thérèse!

THÉRÈSE, avec force.

Sortez! malheureux!

LIONEL, avec menace.

Thérèse!

THÉRÈSE, avec énergie.

Je ne veux pas que vous la tuiez... Sortez, vous dis-je!... (Lionel, fasciné, s'éloigne, pliant sous le regard de Thérèse.) Sortez!...

LIONEL.

Soit! mais vous vous souviendrez que vous aussi vous m'avez chassé.

Il sort.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, très-agitée.

Je vais appeler, je vais envoyer chercher le médecin...

LA MARQUISE.

Non ! non ! personne ! je veux rester seule avec toi.

THÉRÈSE, avec tendresse.

Madame, ayez pitié de vous-même !

LA MARQUISE.

Tais-toi... le temps presse !... je veux écrire ; oh ! j'en aurai encore la force ! (Thérèse lui apporte les objets demandés.) Maintenant, parmi ces papiers... un pli... deux cachets... (Pendant que Thérèse exécute ses ordres, elle dit en écrivant.) « Moi, marquise de Guérande, par la présente, institue pour légataire seule et universelle... Thérèse Ferrand, ma fille d'adoption, déclarant... »

THÉRÈSE, montrant le pli.

Est-ce cela, madame ?

LA MARQUISE.

Oui, oui, brise ce cachet... « déclarant lui avoir donné en toute propriété les titres et valeurs qui se trouvaient chez moi. La signature : Marquise DE GUÉRANDE. » (Regardant le papier.) Voyons !... oui, c'est bien ce qu'il cherchait, le malheureux !... les titres ! les billets ! tout est à toi, tout !

THÉRÈSE.

Ah ! madame, ne songeons qu'à vous !

LA MARQUISE.

Prends ! mais prends donc ! je le veux, te dis-je ! je le veux !...

Elle lui met les valeurs dans la poche.

THÉRÈSE.

Au nom du ciel, madame, laissez-moi appeler du secours !

LA MARQUISE.

Non, non, là, chez moi, dans ma chambre. (Elle chancelle.) Ah !...

THÉRÈSE.

Madame ! madame !

LA MARQUISE.

Embrasse-moi, toi qui m'as donné les heures les plus heureuses de ma vie, et reçois mon âme dans ce dernier baiser !... (Elle l'embrasse.) Je... je t'aime ! je... Ah !

Elle meurt.

THÉRÈSE.

Ah ! (Éperdue et criant.) du secours ! du secours !

Elle s'élançait vers le fond, toutes les portes s'ouvrent à la fois, entrent les servantes, les domestiques, Lionel, le lieutenant civil, Jérôme, etc. — La scène se remplit de monde.

SCÈNE XIV

THÉRÈSE, LIONEL, LE LIEUTENANT CIVIL,
JÉROME, LES DOMESTIQUES, puis FRANCINET.

THÉRÈSE.

Morte ! elle est morte !

TOUS.

Morte !

LIONEL.

Morte !

THÉRÈSE.

Oui, morte ! ma bienfaitrice ! ma mère !

LE LIEUTENANT CIVIL.

Mais que s'est-il donc passé ici, d'où vient ce désordre ?...
est-ce en prévision d'un malheur ou d'un crime que madame
de Guérande m'avait fait appeler ?

LIONEL, jettant un coup d'œil sur la table.

Que vois-je ! un testament en faveur de Thérèse !

Il prend le testament sans être vu.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Ce meuble ouvert, ces papiers épars... qui donc a osé ?...

JÉROME

Il n'y avait ici que mademoiselle.

LE LIEUTENANT.

Que personne ne puisse sortir.

JÉROME, bouleversant les papiers.

Les valeurs, les titres, tout a disparu.

THÉRÈSE, pleurant à genoux près de la morte.

Oh ! ma bienfaitrice !... ma mère !...

LE LIEUTENANT.

Vous entendez, mademoiselle, on assure que vous étiez
seule ici, que des valeurs ont été soustraites.

THÉRÈSE, comme égarée.

Eh ! que sais-je, moi ?

LE LIEUTENANT CIVIL, à Thérèse.

Nous sommes forcés, mademoiselle, de procéder à une
perquisition...

Il fait un signe, des serviteurs s'approchent d'elle.

THÉRÈSE.

Des papiers, disiez-vous... ils sont tous là !... Ah ! je me

souviens, elle m'a remis... Tenez, tenez, voilà ce qu'elle m'a forcée d'accepter.

JÉRÔME.

Les titres dont je parlais...

Murmures parmi les assistants.

LE LIEUTENANT CIVIL.

Par malheur, mademoiselle, rien ne prouve, rien ne justifie ce don.

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire ?

FRANCINET.

Comment!... on la soupçonne... elle!

THÉRÈSE.

Au nom du ciel, monsieur, parlez, répondez-moi... Est-ce que vous me supposez capable d'un... d'un vol!... là... devant elle qui se mourait... Oh! monsieur! monsieur!...

LIONEL, bas.

Thérèse... dites-un mot, un seul... et je pourrai... peut-être vous justifier...

THÉRÈSE, lui montrant la morte.

C'est vous qui l'avez tuée, ce n'est pas de vous que j'attends ma justification. (Comme frappée d'une idée.) Ah! attendez, monsieur, attendez... dans son testament, qui est là... elle a écrit... oui, elle a écrit qu'elle me donnait tout cela.

LE LIEUTENANT.

Un testament ?

THÉRÈSE.

Oui, sur cette table, elle le traçait au moment de mourir.

JÉRÔME.

Il n'y a, sur cette table, qu'une lettre commencée par notre infortunée maîtresse, et que l'agonie l'a empêchée de finir.

THÉRÈSE.

Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez. (Cherchant févreusement.) Ce testament est là... il est... voyons donc... voyons... rien!... rien! ah! c'est impossible!... (Elle cherche de nouveau.) Non! Cherchant sur elle-même.) Je ne l'ai pas pris... je... (Elle relève la tête, se trouve en face de Jérôme et du lieutenant civil qui la regardent d'un air soupçonneux et pousse un cri.) Ah! ma mère! (Elle se jette aux genoux de la morte.) Tu ne permettras pas que ton dernier bienfait soit mon déshonneur!

LE LIEUTENANT CIVIL, après avoir échangé à voix basse quelques paroles avec l'intendant.

Les juges prononceront!... Thérèse Ferrand, au nom de la loi, je vous arrête!

THÉRÈSE, jetant un cri.

Ah!

LIONEL, à part.

Maintenant, elle m'appartiendra !

FRANCINET.

L'une morte!... l'autre, arrêtée... C'est ma dernière branche de salut qui se brise !

ACTE DEUXIÈME

Sur les bords du Mississipi. — Un débarcadère, en bois. — A gauche, au fond, une construction ébauchée en bois non équarri, à laquelle travaillent plusieurs déportés. Un échafaudage primitif consistant en une grosse poutre que deux déportés sont occupés à scier. Giroflée est en haut perché sur la poutre. Un autre déporté se trouve en bas. Dans le fond plusieurs groupes, hommes et femmes, occupés à divers travaux. On entend un bruit de marteau frappant sur une enclume.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES D'HARBLEY, OFFICIERS ET SOLDATS.

(Georges prend des notes au fur et à mesure des réponses des déportés. — Des surveillants se promènent au fond.) CHAMBORAN, GIROFLÉE, PAPILLON et autres déportés.

GEORGES, à l'écrivain.

Notre tâche doit être à peu près remplie.

LE LIEUTENANT.

A peu près, capitaine. Conformément aux ordres de monseigneur le gouverneur, nous avons relevé aujourd'hui les réponses de la dernière section des déportés. Il ne nous en reste plus que quelques-uns à interroger.

GEORGES.

Dépêchons-nous alors; le gouverneur désire avoir le rapport avant midi. Un nouveau convoi nous arrive, et va bientôt débarquer. Continuez, s'il vous plaît.

LE LIEUTENANT.

Giroflée... holà! Giroflée!

GIROFLÉE, du haut de la scierie.

Voilà, voilà... faut-il descendre?...

LE LIEUTENANT.

Approchez. (Giroflée descend.)

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous a valu votre condamnation?

GIROFLÉE.

Je ne l'ai jamais su, mon officier.

LE LIEUTENANT, vivement.

Quel est votre état?

GIROFLÉE.

Convalescent. — Je sors de l'hôpital.

LE LIEUTENANT.

Votre profession?

GIROFLÉE.

Victime d'une erreur judiciaire.

LE LIEUTENANT.

Votre âge?

GIROFLÉE.

Quinze ans de détention.

GEORGES.

Quelle profession exerciez-vous à Paris?

GIROFLÉE.

Changeur de billets de caisse.

LE LIEUTENANT.

Vous dites?

GIROFLÉE.

Changeur de billets de caisse.

GEORGES.

Expliquez-vous?

GIROFLÉE.

Voilà, mon capitaine. J'avais un protecteur, un honorable industriel qui m'envoyait chaque matin changer un billet de caisse. Sur vingt louis que je lui rapportais, il m'en donnait un pour ma peine. Un jour, sous prétexte que le billet était mal imité, M. le lieutenant de police m'a mis la main sur le collet. Mon digne protecteur a été pendu, et moi, on m'a placé pendant huit ans à l'abri des coups de soleil.

GEORGES.

Passons à un autre.

LE LIEUTENANT.

Marguerite Bernard (Appelant.) Marguerite Bernard!

GIROFLÉE.

Sauf votre respect, mon lieutenant, inutile de vous enrouer à l'appeler. — Marguerite a pris un congé illimité.

GEORGES.

Comment?

GIROFLÉE.

Les naturels voisins disent qu'elle s'est dirigée du côté de la forêt.

LE LIEUTENANT.

Capitaine, c'est cette femme qui avait disparu depuis deux jours, lorsqu'à son arrivée le gouverneur a donné l'ordre de l'amener devant lui.

GEORGES.

Et monseigneur paraît vivement affecté de la fuite de cette femme?

LE LIEUTENANT.

On a envoyé à la recherche de la fugitive.

GEORGES.

Achevons ce qui nous reste à faire.

LE LIEUTENANT.

Chamboran, approchez!

CHAMBORAN.

Voilà, voilà, mes officiers.

GIROFLÉE.

Place à M. de Chamboran, place au millionnaire!

TOUS.

Vive le millionnaire Chamboran!

CHAMBORAN.

C'est bien, c'est bien, assez de marques de respect, mes amis... assez... — Monsieur m'a fait l'honneur de m'appeler?

GEORGES.

Vous vous nommez?

CHAMBORAN.

Emile-Gustave Chamboran.

GEORGES.

Votre âge?

CHAMBORAN.

Quarante-six automnes. J'habitais en France depuis huit hivers au milieu de ces gentilshommes, et c'est le dernier printemps pendant lequel je les honorerai de ma présence, car mon temps va finir.

GEORGES.

Pour quel crime avez-vous été condamné?

CHAMBORAN.

Je n'ai jamais commis aucun crime, mon officier, j'étais négociant à Paris.

GEORGES.

Négociant?

CHAMBORAN.

Négociant en rats.

LE LIEUTENANT.

En rats?

CHAMBORAN.

Mais, oui. J'élevais ces jolis petits rongeurs, je leur donnais une éducation très-développée, à ce point, qu'au son d'une petite clochette, chacun sortait de son trou et venait prendre sa nourriture dans un panier. Quand l'instruction de mes jeunes élèves était complète, quand ils étaient arrivés à leur plus bel état de croissance, je les lâchais adroitement, la nuit, dans les boutiques de marchands de grains, marchands de toile ou denrées de toute espèce, que ces intéressantes bêtes ont coutume de grignotter. Quelques jours après, je passais devant

ces magasins, en criant à tue-tête : Achetez de la bonne mort aux rats ! voilà le destructeur des rats ! sauvez vos graines, vos toiles, vos étoffes ! On me faisait entrer, et moyennant un honnête salaire, j'agitais ma petite clochette Aussitôt de tous les coins de la boutique accouraient mes charmants élèves, ils sautaient dans le panier dont j'abattais le couvercle, et j'emportais mes petits pensionnaires avec les bénédictions de mes pratiques.

UN DÉPORTÉ.

Et le commerce allait joliment ?

CHAMBORAN.

Il marchait si bien, qu'un matin en faisant ma caisse, j'y trouvai un bénéfice de six cent mille livres !

TOUS.

Six cent mille livres !

GIROFLÉE.

Gagnées dans les rats !

CHAMBORAN.

Dans les rats. Par malheur, le jour même où je constatais ce joli bénéfice, le caissier de M. le fermier général des gabelles, qui demeurait porte à porte avec moi, constatait de son côté un déficit qui s'élevait tout juste à la même somme.

UN DÉPORTÉ.

Voilà un hasard...

CHAMBORAN.

Cette coïncidence fut fatale ! et parce qu'il se trouva qu'une ouverture avait été pratiquée, sans doute par mes jeunes élèves, dans le mur qui séparait ma cave de celle de M. le fermier général, on soupçonna ma probité, et j'eus beau protester de mon innocence, je fus envoyé à Brest pour apprendre à ramer sur les galères du roi !

GEORGES.

Et l'on dit que, grâce à cet argent que vous avez su dérober aux recherches de la justice, vous tranchez ici du grand seigneur.

CHAMBORAN.

Mais non, mais non !

GEORGES.

Vous vous êtes érigé, parmi vos compagnons, une sorte de royauté.

CHAMBORAN.

Ma signature est estimée sur la place, voilà tout.

GEORGES.

Les déportés sont à vos ordres ; ils espèrent que leur temps achevé, vous solderez à Paris les billets que vous souscrivez ici, et dont vous payez leur obéissance.

CHAMBORAN.

Ils comptent sur ma probité, capitaine, et ils ont raison. Ils savent que je ne ferai tort d'un denier à aucun d'eux. N'est-ce pas, mes braves amis?

TOUS.

Oui! oui!

GIROFLÉE.

Une faillite ici!

CHAMBORAN.

Eh donc! c'est bon à Paris!

GEORGES.

Vous auriez pu obtenir une réduction de peine, en dévoiant l'endroit où vous avez caché l'argent que vous avez dérobé.

CHAMBORAN.

Impossible, mon officier; et les bons que j'ai souscrits à ces messieurs? Ma signature est engagée!

GIROFLÉE.

C'est vrai!

CHAMBORAN.

Et puis je n'ai pas le droit de dépouiller mon enfant.

GEORGES.

Vous avez un enfant?

CHAMBORAN.

J'ai une fille, un ange, qui me consolera au retour de mon exil, et à qui je veux donner une belle dot pour remplacer la considération qui lui manquera peut-être un peu.

GEORGES.

Assez, passons à un autre.

LE LIEUTENANT.

Narcisse Papillon!

PAPILLON.

Présent!

GEORGES.

Pourquoi êtes-vous ici?

PAPILLON.

Tel que vous me voyez, mon officier, je suis un des plus respectables colporteurs de France. Ce qui m'a perdu, c'est l'amour.

TOUS, riant.

L'amour! Ah! ah! ah!

PAPILLON.

Oui, l'amour! Je ne vivais que par le cœur! J'aurais tout sacrifié pour un baiser de femme!

GEORGES.

Vous avez abusé de la crédulité de quelque pauvre jeune fille?

PAPILLON.

Moi, un misérable suborneur, allons donc ! J'aimais, j'adorais ! J'usais de mes avantages physiques pour me faire adorer à mon tour ; mais c'était toujours pour le bon motif.

GEORGES.

Quelle est, en ce cas, la cause de votre condamnation ?

PAPILLON.

La cause, c'est une inconséquence de la loi.

GEORGES.

Comment cela ?

PAPILLON.

Jugez-en vous même, mon officier. Un jour, à Paris, je rencontre une charmante jeune fille. Elle me plaît, je lui plais et je l'épouse. Six mois après, je passe par Angoulême ; je rencontre une seconde jeune fille ; elle me plaît, je lui plais et je l'épouse.

TOUS.

Ah !

PAPILLON.

Un an après, c'était à Châtellerault... Je rencontre...

CHAMBORAN.

Une troisième jeune fille ?

PAPILLON.

Du tout... C'était une veuve... une adorable veuve. Elle me charme, je la charme et je l'épouse... plus tard...

GEORGES.

Encore !

PAPILLON.

Toujours... Une fois lancé dans les veuves, impossible de m'arrêter... J'en rencontre une autre à Bordeaux et j'épouse, une à Perpignan et j'épouse, une à Draguignan et j'épouse ; j'épouse partout enfin.

CHAMBORAN.

Et tu as eu de la chance ! Tu devais être pendu pour le second mariage.

PAPILLON.

C'est ce qui allait m'arriver. Accusé de simple bigamie, j'aurais été pendu ; mais il a surgi des femmes à moi de toutes les villes, de tous les bourgs, de tous les villages ! il en pleuvait, et l'averse était si grande, que les juges ne savaient plus où donner de la tête. Alors, mon défenseur a plaidé la folie du mariage, et il eut un mouvement superbe ! Messieurs les juges, s'est-il écrié, vous êtes tous mariés, et vous avez tous bien assez d'une femme, n'est-ce pas ? Eh bien ! se peut-il qu'il ait ombre de raison, l'infortuné qui, au lieu d'une seule, en prend une douzaine à la fois ?... Ce raisonnement plein de logique,

m'a sauvé, mais de la corde seulement! Le tribunal m'a condamné à douze ans de détention, juste une année par femme!

CHAMBORAN.

Tu en as été quitte à bon compte!

PAPILLON.

Allons donc! Est-ce que je pouvais prévoir que la loi qui regardait mon premier mariage comme un acte vertueux, me persécuterait ensuite pour avoir répété douze fois la même bonne action!... Le législateur est inconséquent.

LE LIÉUTENANT.

C'est fini, les voici tous au complet.

Entrée de Mardoche.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARDOCHE.

MARDOCHE.

Eh bien, et moi? Je ne compte donc plus pour rien?

GEORGES.

Quel est celui-là?

LE LIÉUTENANT.

Mardoche le dompteur, l'ancien propriétaire de la célèbre ménagerie de la Rochelle!

CHAMBORAN.

Un gaillard qui a fait manger par un tigre un capitaine au long cours.

MARDOCHE, avec ironie.

Ce qui fait que le gouverneur serait bien coupable de laisser un scélérat de mon espèce au milieu d'honnêtes gens comme vous.

TOUS, avec colère.

Ah!

GEORGES.

Silence!

MARDOCHE.

Laissez, monsieur le capitaine, laissez hurler les loups et aboyer les chiens.

GIROFLÉE.

On ne doit pas nous insulter comme ça.

MARDOCHE, le regardant au face.

As-tu fini de braire, toi?

GIROFLÉE, tremblant.

Moi... je... j'ai... j'ai fini.

MARDOCHE.

Ceux qui ne seront pas contents peuvent venir me trouver, je vous attends tous, entendez-vous? Tous!

CHAMBORAN.

Tous!

MARDOCHE.

Je vous prendrai trois par trois.

GEORGES, le toisant.

Vous êtes donc bien redoutable?

MARDOCHE.

Je n'ai jamais rencontré qu'un seul homme qui fût plus vigoureux que moi. On l'appelait le capitaine Colosse, et c'est parce qu'un ami m'a défendu contre lui, que l'on m'a privé pendant sept ans de ma liberté pour m'envoyer ensuite respirer l'air de la Louisiane.

GEORGES.

Un ami, disiez-vous?

MARDOCHE.

Un frère!... l'âme la plus dévouée, la plus noble! Ah! comme nous nous aimions lui et moi! Tenez, la vie est dure ici, eh bien! si je l'avais à mes côtés, ce brave compagnon, la captivité me serait moins lourde, l'exil me serait moins amer! (Avec émotion.) De tous ceux que j'ai laissés là-bas, il n'y a que lui que je regrette, il n'y a que lui que je pleure.

CHAMBORAN.

Et cet ami?

MARDOCHE.

Il s'appelait Tibère.

CHAMBORAN.

Tibère!

MARDOCHE.

C'était le plus beau tigre royal que l'Inde ait jamais vu naître!

TOUS.

Un tigre!

MARDOCHE.

Quel cœur il avait!... ce bon Tibère! N'en parlons plus. Quand j'y pense, je m'attendris comme un enfant.

GEORGES.

Mais comment ce... Tibère a-t-il causé votre condamnation?

MARDOCHE.

Voilà.. Dans ce temps-là, je ne vivais pas, comme à présent, isolé au milieu du monde... J'avais une nombreuse famille... Nous étions vingt et un : huit lions, sept tigres, trois serpents, deux panthères, et moi.

PAPILLON, avec un sourire.

Il y avait aussi... une femme ?

MARDOCHE.

Je l'avais comptée... J'ai dit : trois serpents.

PAPILLON.

Eh bien ?

MARDOCHE.

Il y en avait un sans écailles. — Donc, nous vivions comme des frères, mes animaux et moi, quand survint le Colosse : un capitaine au long cours, qui fournissait ma ménagerie de fauves habitants du désert. Je pensais que la fréquentation de ces honnêtes natures avait épuré la sienne. Erreur ! Je découvris un jour la trahison la plus noire, la perfidie la plus odieuse ! Une querelle violente s'éleva entre nous, puis une lutte terrible, acharnée !... Nos poings, fatigués de frapper, s'étaient armés de couteaux... Nous étions au milieu de la ménagerie, et mes farouches compagnons hurlaient et rugissaient comme s'ils avaient voulu prendre part au combat. Tout à coup je sentis que mes forces s'épuisaient ; j'allais succomber lorsqu'une pensée subite me traversa l'esprit. En reculant toujours, j'attirai le misérable vers un coin de la ménagerie, et, au moment où il se préparait à me donner le coup mortel, au moment où le couteau était suspendu sur ma tête, ma main poussa le verrou qui fermait une cage, la cage de Tibère... Elle s'ouvrit, et un rugissement terrible se fit entendre. Je regardai... Les yeux enflammés de Tibère étaient fixés sur ma poitrine ! J'étais blessé, le tigre avait senti l'odeur du sang. — Je suis perdu, me dis-je ; et, rempli de terreur, je le vis bondir et s'élaner sur moi ; mais, quand il m'eut rejeté à trois pas du Colosse, le brave animal se retourne, prompt comme la foudre, contre mon ennemi, lui saute à la gorge, l'étreint et le renverse. Il n'y eut plus alors qu'un seul cri... déchirant et lugubre, puis un silence de mort ! Quand les soldats du guet arrivèrent, l'homme avait cessé de vivre, et si je n'avais rejeté Tibère dans sa cage, on eût pu écrire sur le ventre du tigre : Cigit celui qui fût le capitaine Colosse !

GEORGES, à part.

C'est horrible !... (Haut.) La liste est épuisée, portons notre rapport au gouverneur ; messieurs.

Il sort avec les officiers et les soldats. On entend un son de cloche.

SCÈNE III

LES DÉPORTÉS, GARDIENS.

CHAMBORAN.

Voilà l'heure du dîner, allons, Giroflée, Papillon et les autres, aidez messieurs les gardiens à dresser les tables.

PAPILLON.

Oui, monseigneur !

GIROFLÉE.

A l'instant, monseigneur.

CHAMBORAN.

Giroflée, je te donne carte blanche pour acheter en mon nom la moitié de la ration de ceux qui ont besoin d'argent ; je veux que ma table soit aujourd'hui somptueusement garnie. Tiens, prends, voilà des bons signés par moi ; tu n'auras que les noms des vendeurs à y mettre.

GIROFLÉE.

Comptez sur moi ! Voyons, qui est-ce qui vend sa ration !

Il parcourt les groupes et prend livraison des rations en échange des billets.

CHAMBORAN.

Papillon, fais mes invitations. Voici la liste.

Il lui remet un papier.

PAPILLON.

Oui, monseigneur. *(Lisant.)* Sont invités à dîner à la table de M. de Chamboran, le sieur Jean Mardoche.

MARDOCHE.

Je refuse.

CHAMBORAN.

Ah ! Et pourquoi ?

MARDOCHE.

Je n'ai jamais vu, dans ma ménagerie, le lion manger avec le lièvre.

CHAMBORAN.

A ton aise.

PAPILLON.

D'ailleurs, comment l'aurait-il fait?... Tu n'en avais pas de lièvre. Ta ménagerie était très-incomplète. Ah ! si je l'avais tenue, moi, il y aurait eu de plus : d'abord une girafe, un chameau.

MARDOCHE.

Et un âne.

PAPILLON.

Et... un... Ah ! non !

CHAMBORAN.

Allons, assez, et laissons Mardoche regretter à son aise ses anciens pensionnaires.

MARDOCHE.

Oui, je vous regrette, mes braves compagnons! Toi surtout, mon beau lion d'Afrique. Ah! quelle nature énergique et délicate à la fois!

GIROFLÉE.

Énergique, oui.

PAPILLON.

Mais délicate, merci!

MARDOCHE.

Quand je jouais avec lui, il plaçait une de ses larges pattes sur mon épaule, et il appuyait doucement pour me faire comprendre et sentir la puissance de ses griffes; puis il prenait ma main entre ses formidables dents qu'il serrait par petits coups saccadés, et il me regardait comme pour me dire: Hein! si je voulais... mais il ne voulait pas; c'est si bon, le lion.

PAPILLON.

Je préfère le veau, moi!

CHAMBORAN.

Je gage que s'il redevenait libre, Mardoche irait vivre au milieu de ces aimables enfants du désert.

MARDOCHE.

Oui, certes!

Bruit à la cantonade. — Entrée de Marguerite suivie de deux gardes et d'un surveillant.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARGUERITE, DEUX GARDES
ET UN SURVEILLANT.

TOUS.

Marguerite! La Margot!

CHAMBORAN.

D'où vient-elle?

LE SURVEILLANT.

On l'a trouvée dans le désert, exténuée de fatigue et de faim; il était temps qu'on arrivât jusqu'à elle!

MARGUERITE.

Que ne m'a-t-on laissé mourir!

CHAMBORAN.

On a mieux aimé vous conserver, la belle, pour vous procurer les douceurs du cachot.

MARGUERITE.

Soit, le cachot c'est la solitude! (Aux gardes.) Je suis prête!
Elle tombe sur un banc.

UN SURVEILLANT entre annonçant.

Monseigneur le gouverneur! Éloignez-vous tous!

Tout le monde s'éloigne. — Le gouverneur paraît. — Tous s'inclinent respectueusement et sortent après que le surveillant a désigné Marguerite au gouverneur.

SCÈNE V

MARGUERITE, NAVARINS.

MARGUERITE, à part.

La vie a été horrible pour moi; mais la mort est bien plus impitoyable! Elle ne viendra donc jamais!

Elle laisse retomber sa tête entre ses mains.

NAVARINS, à part.

C'est elle! oui, c'est bien elle! (Haut.) Marguerite Bernard!

MARGUERITE, sans le regarder.

Que me voulez-vous, monseigneur!

NAVARINS.

Pourquoi avez-vous tenté de vous enfuir loin de la colonie? Qu'espérez-vous?

MARGUERITE.

Je voulais mourir... Je le demande encore comme une grâce!

NAVARINS, ému.

Est-ce le remords... qui vous dicte ce vœu impie?

MARGUERITE.

Le remords, soit; qui me croira si je soutiens que le crime n'a pas souillé ma vie?

NAVARINS, avec force.

Vous osez dire cela?

MARGUERITE.

Je l'oserais!

NAVARINS.

Alors... relevez la tête... regardez-moi en face et parlez, Marguerite.

MARGUERITE, le regardant.

Je vous regarde et je dis... et je... et je jure... (Poussant un cri.) Ah! vous... toi... Henry!.. Monseigneur... Ah! non... non, je suis folle!

NAVARINS, la prenant par la main.

Marguerite!

MARGUERITE.

Oui!.. c'est lui!.. toi!.. Henri!.. Ah! n'est-ce pas! n'est-ce pas que c'est bien toi?

NAVARINS.

Oui, moi qui n'ai accepté le gouvernement de cette colonie que pour vous revoir et pour vous demander la vérité.

MARGUERITE.

La vérité, je vous la dirai, monseigneur, comme je la disais, il y a vingt ans; mais on n'a pas voulu m'entendre!.. Ils m'ont condamnée, flétrie!.. Monseigneur, combien en vingt années y a-t-il de jours! combien y a-t-il d'heures! Eh bien! chaque jour a été pour moi un supplice! chaque heure a été une torture! Longtemps j'ai résisté, dans l'espoir qu'enfin Dieu me permettrait de vous voir... de vous parler... et qu'avant de me rappeler à lui, il me laisserait entendre de votre bouche une seule parole de consolation, de pitié... Mais j'ai attendu si longtemps que je n'ai plus eu la force d'espérer! Ah! malheureuse, ingrate que j'étais!.. le voilà, le voilà, et je voulais mourir!

NAVARINS.

Oui, malheureuse!.. malheureuse est la femme à qui l'on peut jeter à la face cette terrible question! Qu'as-tu fait de ton enfant?

MARGUERITE.

Lui! lui! aussi... Ah! vous n'allez pas m'accuser comme les autres, vous qui êtes l'unique cause de la mort de notre enfant!

NAVARINS.

Moi, l'auteur de sa mort? expliquez-vous! parlez!

MARGUERITE.

Vous vous souvenez qu'il y a vingt ans, vous avez quitté la France, en me jurant qu'au retour je serais votre femme.

NAVARINS.

Je m'en souviens!

MARGUERITE.

J'attendais, confiante et heureuse... Bientôt j'allais être mère... Un matin, c'était le jour de ma fête... je trouvai, à mon retour de l'église, ma chambre tout encombrée de fleurs. Un ami les avait apportées par votre ordre. Ah! c'était pour mon cœur une bonne et touchante surprise.

NAVARINS, ému.

Après? après?

MARGUERITE.

Je passai la journée toute seule au milieu de ces chers souvenirs... La nuit était venue, et je m'assoupis, doucement enivrée d'abord par le parfum des fleurs; peu à peu, ce parfum devint plus âcre, plus pénétrant; à cette douce langueur

succéda une sensation douloureuse ; à demi éveillée, j'essayai de lutter contre cette dangereuse ivresse ; je ne le pouvais plus ; je voulus m'élancer hors de mon lit, je ne le pouvais plus. Ainsi qu'une main de fer, l'asphyxie comprimait mon cerveau, m'étreignait la gorge et chassait le dernier souffle de ma poitrine... Déjà les angoisses de la mort s'emparaient de moi, lorsqu'à travers cette torture, l'idée de mon enfant traversa mon esprit. Je me raidis contre l'agonie, et, me traînant jusqu'à la fenêtre, je brisai un carreau ; l'air du matin pénétra dans ma chambre, je l'aspirai à longs traits ; j'étais sauvée !

NAVARINS, ému.

Mais, en quoi suis-je coupable ?

MARGUERITE.

Peu après naquit ma fille ; et, par un étrange mystère de la nature, l'horreur qui m'avait bouleversée jusque dans les entrailles, je l'avais transmise à l'enfant ; les souffrances que j'avais subies, ma fille les ressentait au contact d'une fleur... Un jour, j'avais cueilli un bouquet et je le lui donnai pour jouer. La chère petite s'agita avec violence, puis fut saisie de convulsions, qui disparurent aussitôt que les fleurs eurent été enlevées. Plus tard, les mêmes symptômes se sont de nouveau répétés. Elle jouait dans l'herbe, elle admirait la verdure, elle se parait de fougères, mais l'aspect d'une fleur la faisait frémir.

NAVARINS.

Continuez, Marguerite.

MARGUERITE.

Un jour, on vint de la part de votre famille, m'offrir de l'argent pour me faire renoncer à vous.

NAVARINS.

Ils ont osé !...

MARGUERITE.

Plus tard, à ces offres dédaigneusement repoussées, on substitua les menaces, puis vinrent les avis secrets ; ce n'était pas seulement pour moi, disait-on, que je devais trembler, mais aussi pour l'enfant !... Ah ! tant que le danger n'avait menacé que moi seule, je m'étais sentie forte, inébranlable !... Mais ma fille, je voulais la sauver à tout prix... Je l'emportai. Je m'enfuis au Havre. Un navire allait faire voile pour l'Amérique. Je résolus de m'embarquer aussitôt... Je vous adressai une lettre où je vous disais que je partais pour des pays lointains et que mon enfant était mort !

NAVARINS.

Vous avez écrit cela ?

MARGUERITE.

Oui, je renonçais à vous, je me sacrifiais. Il sera l'époux

d'une autre, me disais-je, mais on n'attendra plus à la vie de mon enfant! Je priai l'hôtesse d'expédier la lettre le lendemain de mon départ, et je courus au port. Il faisait nuit; deux hommes montant une barque chargée d'objets que je ne distinguais pas, me proposèrent de me conduire à bord. J'acceptai et je partis! Pendant le trajet, je me tenais à l'extrémité de la barque. Plongée dans de douloureuses pensées, je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi. Tout à coup, je sentis ma fille trembler et tressaillir; je cherchai ce qui pouvait l'agiter à ce point; monseigneur, cette barque était chargée de fleurs, et l'un des hommes, pour jouer avec l'enfant, s'efforçait, malgré mes cris, d'en couvrir la pauvre petite qui se débattait, qui se tordait sur mon sein et qui, se rejetant avec violence, s'arracha de mes bras et tomba dans la mer!

NAVARINS.

Mon Dieu!

MARGUERITE.

Ce fut comme un coup de foudre! Je poussai un cri et voulus me précipiter pour suivre mon enfant. Un des bateliers m'étreignait avec force et m'appelait infanticide!

NAVARINS.

Ah! pauvre femme! Pauvre Marguerite!

MARGUERITE.

Je perdis connaissance et lorsque je revins à moi, je me retrouvai sur un petit lit de l'auberge que je venais de quitter. Des hommes de justice m'entouraient... On me soupçonnait... on m'accusait déjà. Les bateliers témoignaient contre moi. On ouvrit la lettre que j'avais confiée à mon hôtesse... Cette lettre fut ma condamnation; car, datée de la veille, elle vous annonçait la mort de ma fille, dont j'avais, disaient-ils, prémédité le meurtre! Je fus arrêtée, enfermée dans une prison, puis ils m'ont déportée dans ce lieu d'infamie où les plus criminels me fuyaient avec horreur; ce n'était pas assez d'avoir perdu ma fille, ce n'était pas assez d'être accusée de sa mort, je n'ai plus même le droit de lui donner des larmes. Pourquoi la pleures-tu, me disent-ils, puisque tu l'as tuée!

NAVARINS.

Vous n'avez pu donner aucune preuve?

MARGUERITE.

J'ai dit à mes juges qu'ayant emporté avec moi mon humble fortune et des bijoux que je tenais de vous, je les avais cousus dans les vêtements de ma fille et que si j'avais été une criminelle, je n'aurais pas jeté à l'eau mon enfant et ma fortune à la fois. Les juges n'ont pas voulu me croire! Mais vous, Henry, vous me croyez! (Pleurant.) Oh! vous me croyez, n'est-ce pas?

NAVARINS.

Oui, oui, je vous crois, pauvre femme! (Lui tendant les mains.)
Je te crois, malheureuse mère!

MARGUERITE, saisissant les mains de Navarins, les couvre
de baisers en pleurant.

Ah! peu m'importe, en ce moment, le jugement des hommes; je n'implore ni grâce ni réhabilitation. Tu ne me crois pas coupable! C'est tout ce que je pouvais encore demander au ciel!

NAVARINS, avec énergie.

Non, non, ce n'est point assez, Marguerite. Tu ne resteras pas dans ce lieu d'opprobre. Écoute! aujourd'hui même, un nouveau convoi débarque ici. Les navires qui l'ont amené repartiront bientôt pour la France. Tu prendras passage à bord de l'un d'eux. Tu es libre! Là bas, peut-être, trouveras-tu quelque trace, quelque preuve qui puisse les convaincre.

MARGUERITE.

J'y consacrerai du moins ma vie tout entière et si le sort me trahit jusqu'à la fin, avant de mourir, je vous reverrai encore... une fois... la dernière!

NAVARINS, ému.

Tu me parleras de ton passé... tu me parleras de ton enfant... de notre enfant, Marguerite.

Il essuie une larme.

MARGUERITE.

Soyez béni pour cet instant de bonheur que vous m'avez donné, Henri; jusqu'à ce que le ciel m'ait permis de me justifier, je ne suis plus rien pour vous.

NAVARINS.

Marguerite!

MARGUERITE, voyant paraître Georges.

Marguerite Bernard vous remercie de votre... pitié...
Marguerite Bernard vous salue, monseigneur.

Elle sort.

SCÈNE VI

NAVARINS, GEORGES.

GEORGES.

Voilà les deux rapports terminés, monseigneur; le second contient la liste des déportés auxquels pourrait, à juste titre, s'adresser la clémence du roi.

NAVARINS, très-ému.

Oui, efforçons-nous d'user de notre autorité non pour aggraver, mais adoucir les peines, Georges... (Le regardant.) Vous

ne répondez pas ? Avez-vous, mon ami, quelque sujet de tristesse ?

GEORGES.

Vous le savez, monseigneur, il y a bien longtemps que je suis sans nouvelles... pas une lettre de France !

NAVARINS.

Le bâtiment qui amène les nouveaux déportés a peut-être quelque message pour vous ; espérez, mon ami, espérez !

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'OFFICIER, LE LIEUTENANT,
MARDOCHE, CHAMBORAN, GIROFLÉE, PAPILLON
et AUTRES DÉPORTÉS, SURVEILLANTS, GARDES.

LE LIEUTENANT.

Voici les déportés, monseigneur !

NAVARINS.

C'est bien. (Aux déportés.) Écoutez-moi tous : La France ouvre au repentir une large voie de réhabilitation. Désormais, ceux qui auront expié la moitié de leur peine seront affranchis du travail aux ateliers de l'État.

TOUS, avec joie.

Ab !

NAVARINS.

Ils recevront des terres et des instruments de labour... ils deviendront colons libres aussi longtemps qu'ils n'auront pas démerité.

TOUS.

Vive le gouverneur !

NAVARINS.

Quels sont les déportés auxquels le nouveau règlement peut être appliqué ?

L'officier et l'écrivain ouvrent le registre, une foule de déportés les entourent en criant : Moi ! moi !

MARDOCHE.

Monseigneur, huit années de faites... sur quinze...

NAVARINS, à qui l'écrivain vient de montrer le registre.

A partir d'aujourd'hui, vous êtes colon libre, sous les conditions que je vais vous faire connaître.

MARDOCHE.

Libre ! plus d'étroite prison ! J'aurai une vaste demeure ! J'aurai le ciel pour toit et la forêt pour dortoir. Je serai libre enfin ! et cela, grâce à vous, monseigneur. Ah ! tenez, vous êtes plus qu'un homme ! vous êtes un brave tigre, vous êtes un lion !

NAVARINS, aux déportés libérés.

Écoutez encore : Jusqu'ici la colonie vivait dans la corruption... Cet état de choses disparaîtra bientôt. Vous serez les fondateurs d'un riche et puissant pays, dont la grandeur effacera le souvenir de vos fautes passées.

MARDOCHE.

Bon, cela!

NAVARINS.

Votre existence nouvelle sera sanctifiée par la famille.

MARDOCHE, inquiet.

La famille!

NAVARINS.

Le convoi qui va débarquer de nouveaux hôtes, amène une compagnie pour chacun des colons libérés.

MARDOCHE, avec effroi.

Une compagnie!... monseigneur, est-ce qu'il s'agirait... de se marier!

NAVARINS.

Certes!

MARDOCHE.

Se marier!... avec une femme?

CHAMBORAN.

Avec quoi veut-il qu'on se marie?

MARDOCHE.

Un mariage!... c'est-à-dire être enchaîné pour toujours à l'astuce, au mensonge, à la trahison!

PAPILLON.

Il n'est pas galant, le dompteur!

MARDOCHE.

Non, non, jamais! Je refuse!

NAVARINS.

Vous achèverez alors votre peine dans les ateliers.

MARDOCHE.

Ab! voilà comme on est généreux envers nous! d'un côté, la servitude, les travaux, la prison...

CHAMBORAN.

De l'autre, une femme... qui sera peut-être jeune et jolie.

MARDOCHE.

J'aime mieux la servitude, j'aime mieux la prison!

CHAMBORAN.

A ton aise.

NAVARINS.

Georges, c'est vous qui dresserez la liste de ceux d'entre les condamnés qui devront contracter mariage pour obtenir la clémence royale.

MARDOCHE.

Mon sort est dans les mains de ce jeune officier... Demain,

monsieur le capitaine, nous causerons un instant ensemble.

UN OFFICIER, entrant.

Monseigneur, les nouveaux déportés viennent de débarquer, on les amène ici.

NAVARINS.

C'est bien.

Il remonte vers le fond, suivi des officiers.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARGUERITE, SURVEILLANTS,
GARDES, puis les déportés du nouveau convoi.

NAVARINS, à Georges.

Le convoi est nombreux. Combien de crimes ont été commis par ces misérables ?

MARGUERITE.

Combien d'innocents la justice envoie-t-elle dans cet enfer ?

Le fond de la scène, à gauche, se remplit de nouveaux débarqués.
Navarins et son état-major sur le devant, à droite.

LE SURVEILLANT, appelant et faisant passer les nouveaux déportés
devant le gouverneur.

Sortis de Bicêtre... voi à main armée.

Trois individus passent entre deux rangs de soldats et s'inclinent
devant Navarins.

LE SURVEILLANT, même jeu.

Sortis de Brest... faux monnayeurs !... Sortis de...

GEORGES, regardant avec terreur Thérèse qui file à son tour.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Georges ! (Avec terreur et se cachant la tête dans ses mains.) Georges !..

NAVARINS.

La jeune fille recueillie par la marquise de Guérande.

GEORGES.

Thérèse !... Comment êtes-vous ici ?... répondez-moi,
parlez...

THÉRÈSE, hors d'elle-même.

Moi... moi, que je vous dise !...

GEORGES, avec force.

Parlez, je veux savoir...

LE SURVEILLANT, s'approchant de Thérèse.

Dix ans de déportation ! Abus de confiance et vol.

Il lui met la main sur l'épaule.

THÉRÈSE, poussant un cri.

Ah !

NAVARINS.

Un vol !

GEORGES.

Non, non... c'est une calomnie!... c'est un mensonge infâme!

THÉRÈSE.

Oui, un vol, ils l'ont dit... ils m'ont condamnée, et quand je vous revois... quand je vous retrouve... c'est couverte de honte... couverte d'infamie!... Ah! Dieu soit loué! je meurs!...

Elle tombe. Marguerite, qui a couru près de Thérèse, lui met la main sur le cœur.

GEORGES.

Morte!

MARGUERITE.

Non, pauvre fille!... Elle vivra pour souffrir, elle vivra pour répandre bien des larmes!

MARDOCHE, avec ironie, regardant Lionel et Georges.

Ou pour faire répandre du sang!

ACTE TROISIÈME

Une place publique à la Nouvelle-Orléans ; à droite, le lazaret.

SCÈNE PREMIÈRE

NAVARINS, OFFICIERS, LE LIEUTENANT.

NAVARINS.

Demain aura lieu la célébration des mariages.

LE LIEUTENANT.

Comment Monseigneur ordonne-t-il qu'il soit procédé.

NAVARINS.

Deux urnes seront préparées à cet effet. On mettra dans la première les numéros sous lesquels sont inscrits les déportés que le capitaine d'Harbley aura désignés ; la seconde renfermera les numéros correspondant au nom de chaque jeune fille de la colonie, et les couples unis par le sort, recevront ensuite la bénédiction de l'aumônier.

LE LIEUTENANT.

Il sera fait ainsi, monseigneur.

NAVARINS.

J'ai d'autres instructions à donner au capitaine d'Harbley. Qu'on le fasse appeler !

LE LIEUTENANT, voyant Georges qui sort de l'hôpital.

Le voici, monseigneur.

NAVARINS, à part.

Il était là, près d'elle.

Le lieutenant a parlé bas à Georges qui s'approche du gouverneur.

GEORGES.

Monseigneur a des ordres à me donner !

NAVARINS.

Oui... Éloignez-vous, messieurs.

Tous remontent un peu, excepté Navarins et Georges.

SCÈNE II

GEORGES, NAVARINS.

NAVARINS.

On vous a cherché partout ce matin pour le rapport.

GEORGES, troublé.

Monseigneur... veuillez excuser...

NAVARINS.

Je sais ce que, depuis quelques jours, vous faites de votre temps et je le regrette sincèrement.

GEORGES.

Monseigneur.. Thérèse est victime d'une déplorable erreur de la Justice. Ma conscience me le dit. Il me semble que mon âme tout entière n'est faite que de cette conviction. Quel homme serais-je si, parce que le monde est contre elle, moi aussi je l'abandonnais.

NAVARINS, avec force.

Vous êtes, ainsi que moi, officier de Sa Majesté! Entre nous et les gens flétris par la loi il y a un abîme infranchissable.

GEORGES, avec emportement.

Vous voulez que j'arrache de mon cœur, un amour qui est toute ma vie! vous voulez que je laisse la pauvre fille sans soutien, en proie aux obsessions infâmes qui vont la poursuivre ici!... Je vous le promettrais, je vous le jurerais, monseigneur, que je serais sans force pour tenir un pareil serment!

NAVARINS.

Et moi, pour vous rappeler au devoir, au sentiment de l'honneur, je vous éloignerai de ce pays.

GEORGES.

Jamais vous ne parviendrez à me séparer d'elle...

NAVARINS.

Et si je vous ordonnais de partir!...

GEORGES.

Je briserais mon épée, et je resterais. Nul ne saurait m'empêcher, moi, honnête, irréprochable, de demeurer, volontairement, là où tant d'autres sont envoyés pour expier leurs crimes.

NAVARINS.

Eh bien! je vous sauverai malgré vous-même. (Aux officiers qui sont au fond et qui descendent à son appel.) Messieurs, les ordres que j'ai donnés ce matin sont modifiés. Ce n'est plus demain, c'est aujourd'hui que la cérémonie aura lieu.

Les officiers s'inclinent.

GEORGES.

Monseigneur, que prétendez-vous faire?...

NAVARINS.

Je veux rompre tout lien entre vous et une condamnée flétrie par la loi, justement flétrie, même aux yeux de ceux qui auraient été les premiers à la sauver, si la chose eût été possible.

GEORGES, avec force.

Ce que vous dites là, monseigneur...

NAVARINS.

Ce que je dis est vrai. Un homme a été élevé, par l'infortunée marquise de Guérande, avec cette Thérèse Ferrand. Il était son ami d'enfance, presque son frère. Après l'avoir défendue devant les magistrats, il l'a courageusement suivie jusqu'ici.

GEORGES.

Je le sais.

NAVARINS.

Et cet ami, ce frère qui vient implorer ma pitié, n'ose pas invoquer ma justice. Il voudrait soustraire votre Thérèse au châtiment, mais il sait bien qu'elle est coupable.

GEORGES.

Non... non... ce Lionel...

NAVARINS.

Jel'ai fait appeler? dans un instant il sera ici, vous pourrez l'interroger à votre tour. Venez, messieurs.

Il entre à droite suivi des officiers.

SCÈNE III.

GEORGES, PUIS MARDOCHE.

GEORGES.

Lionel la croirait coupable; c'est impossible!

Il remonte vers le fond et se trouve en face de Mardoche qui l'arrête.

MARDOCHE.

Monsieur le capitaine...

GEORGES.

Que voulez-vous?

MARDOCHE.

C'est vous que le gouverneur a chargé de désigner ceux qui, pour racheter leur liberté, seront tenus de se marier.

GEORGES.

C'est moi.

MARDOCHE.

Je ne veux pas me marier, moi! Je vous demande de m'ins-

crie parmi les colons libres sans me forcer de recevoir une femme dans ma demeure.

GEORGES.

L'ordre du gouverneur est formel...

MARDOCHE.

Écoutez, que l'on me condamne à n'habiter qu'avec les serpents et les vipères, à ne vivre qu'en société des reptiles les plus traîtres et les plus venimeux, j'y consens ! oh ! mais pas de femme, monsieur, pas de femme... pas de femme !

GEORGES.

C'est impossible !

MARDOCHE.

Impossible ! Eh bien... Tenez. (Se frappant la poitrine.) Je vais vous faire lire là-dedans et vous serez le premier !... Nous verrons si, après ça, vous me refusez encore ce que je vous demande !

GEORGES.

Je refuserai.

MARDOCHE.

Nous verrons. C'est à cause d'une jeune fille que je me suis battu avec le Colosse. Je l'avais recueillie, tirée de la misère. Je l'avais admise dans le sein de ma ménagerie !... Elle !... une simple femme ! elle vivait, malgré son espèce inférieure, dans la société des tigres, des lions et des léopards !... Vous croyez qu'elle en était fière, et qu'il y avait là de quoi la rendre parfaitement heureuse ? Eh bien ! non. Un jour je découvris que le Colosse l'avait séduite et qu'il venait pour l'enlever. Oh ! alors !... (Froidement.) Alors, vous savez ce qui arriva. Et quand cette misérable a appris, à la fois la mort du séducteur, et ma condamnation, c'est sur lui seul qu'elle a versé des larmes !... Je m'étais perdu pour elle, et c'est lui qu'elle pleurait ! Vous comprenez maintenant ma haine pour ses pareilles ! Vous me comprenez quand je vous dis : Pas de femme, monsieur... pas de femme ! pas de femme !

GEORGES.

La loi, pour affranchir complètement, impose le mariage !... Cette loi est égale pour tous les déportés.

MARDOCHE.

Est-ce que je suis leur égal à ces misérables ? Est-ce que je suis un mendiant, un faussaire ou un voleur, moi ?

GEORGES, voulant s'éloigner.

Assez !..

MARDOCHE, lui barrant le passage.

Non, non, répondez !

GEORGES.

Vous voulez savoir ma pensée sur eux et sur vous, sur leurs crimes et sur le vôtre ?

MARDOCHE.

Je le veux...

GEORGES.

Eh bien ! chacun de ces hommes s'est mis en lutte contre la société tout entière, et la société les a vaincus, écrasés. Vous, au contraire, vous luttiez contre un seul homme, et, bien que les armes fussent égales, vous avez appelé à votre aide une de vos bêtes féroces. Plus féroce que le tigre lui-même, vous l'avez déchaîné contre votre ennemi. Le loyal combat que vous veniez d'entamer, vous l'avez terminé par un épouvantable assassinat ! C'est plus qu'un crime que vous avez commis : c'est une lâcheté.

MARDOCHE, jetant un cri.

Hein !... une... (D'une voix sourde.) Qu'est-ce que vous avez dit ?

GEORGES, froidement.

J'ai dit : Une lâcheté.

MARDOCHE.

Écoutez : Appelez-moi bandit, voleur ou assassin... mais ne m'appellez pas lâche ! Je ne le veux pas, entendez-vous ? Allons, dites que vous rétractez ce mot-là.

GEORGES.

Jamais.

MARDOCHE.

Prenez garde, si vous refusez ! songez que ces deux bras suffiront pour vous chasser l'âme du corps.

GEORGES.

Tu n'oserais pas m'assassiner !

MARDOCHE, riant.

Je... n'oserais pas !... Tu vas voir. (S'arrêtant.) Non, j'ai une idée : Je vous propose un marché...

GEORGES.

Un marché !

MARDOCHE.

Pour l'outrage que vous venez de me faire, votre existence m'appartient, et je vous offre de vous la vendre.

GEORGES, avec ironie.

En vérité ! Et le prix ?...

MARDOCHE.

Par vous, je deviendrai colon libre, sans être forcé de river ma vie à la vie d'une femme... Le jurez-vous ?

GEORGES.

Je jure que si tu ajoutes une menace de plus, ton insolence sera sévèrement punie ! Mardoche, prends garde au châti-
ment.

MARDOCHE.

Le châtiement, soit ! mais je me vengerai d'abord, et vous

ferrez bien d'accepter le marché que je vous propose : Le gouverneur est là, en train de visiter le nouvel hôpital... Tout à l'heure, quand il va sortir, vous lui direz que je dois être libre... libre sans condition.

GEORGES.

Mais ce que tu me demandes-là, misérable, c'est une lâcheté.

MARDOCHE.

Une lâcheté ! Eh bien ! oui, nous aurons ainsi commis chacun la nôtre. — Si vous refusez, vous savez que je vous tuerai, monsieur le capitaine, et pour éviter la mort, une mort implacable, vous aurez, comme je l'ai eu, votre instant de vertige, vous laisserez de côté votre superbe honneur, et vous ferez comme moi, monsieur..., vous pousserez le verrou, vous lâcherez Tibère. Tenez, voici le gouverneur, sauvez-nous tous les deux. Allons, allons, c'est convenu, n'est-ce pas ? c'est convenu !

SCÈNE IV

LES MÊMES, NAVARINS, OFFICIERS, GARDIENS.

NAVARINS.

Que fait ici cet homme ?

MARDOCHE, humblement.

Monseigneur...

GEORGES.

Cet homme me suppliait de le désigner à votre clémence...

MARDOCHE, à part.

Il y vient...

GEORGES.

Il m'a demandé d'obtenir de vous qu'il fût déclaré libre sans être contraint au mariage.

MARDOCHE, à part.

Bien encore..., c'est cela !

NAVARINS.

Et votre opinion, capitaine ?

GEORGES.

Mon opinion, monseigneur, est que le nommé Mardoche...

MARDOCHE.

Jean-François Mardoche.

GEORGES, avec force.

Est indigne de toute clémence.

MARDOCHE, assésé.

Hein !...

GEORGES.

J'estime qu'il doit subir la loi de tous; lui, plus coupable que tous.

MARDOCHE, avec fureur.

Mort de ma vie!...

GEORGES, aux gardiens.

Éloignez-vous... (Les gardiens vont saisir Mardoche.) Non, qu'il reste libre!.. (S'approchant de Mardoche et le regardant en face.) Je désire... s'il veut se retrouver en face de moi... qu'il soit maître de le faire à toute heure. (D'une voix basse mais énergique.) J'attends.

MARDOCHE, d'une voix sourde.

Je vous jure que je tiendrai ma promesse... je vous jure que je me vengerai!

Il sort, suivi de plusieurs gardiens.

SCÈNE V

LES MÊMES moins MARDOCHE, puis LIONEL.

GEORGES.

Monseigneur, vous venez de visiter les malades recueillis dans cet hôpital, vous avez revu la pauvre Thérèse.

NAVARINS.

Je l'ai revue. Comme tous les condamnés, elle proteste de son innocence.

GEORGES.

Mais ses protestations à elle, ne sont pas comme celles des autres, hypocrites et menteuses.

NAVARINS, voyant entrer Lionel.

Tenez, demandez à monsieur, s'il croit, comme vous, que l'arrêt qui a frappé mademoiselle Thérèse soit un arrêt injuste.

LIONEL.

Qu'importe mon opinion, monseigneur, celle des juges a prononcé.

GEORGES.

On a surpris leur bonne foi, on les a trompés!

LIONEL.

Je l'ai dit, je l'ai crié bien haut; mais les preuves étaient accablantes. Et si je suis ici, c'est que, n'ayant pu la soustraire à l'arrêt qui l'a frappée, j'ai voulu la suivre pour obtenir sa grâce, ou pour adoucir, au moins, le sort de mon amie d'enfance.

NAVARINS.

Vous l'entendez, Georges.

Il remonte vers le fond suivi de ses officiers.

GEORGES.

Oui, vous avez entrepris, pour la suivre, un long et périlleux voyage. Vous êtes son ami bien dévoué, monsieur... ou son implacable ennemi.

LIONEL.

Moi!

NAVARINS, se retournant.

Capitaine d'Harbley, je vous attends.

GEORGES.

Je vous suis, monseigneur. — Monsieur... j'aurai l'honneur de vous revoir.

Lionel s'incline légèrement. — Tout le monde sort excepté lui.

SCÈNE VI

LIONEL, seul.

C'est tout bonnement une confession qu'ils me demandaient là. — Une confession !... J'aurais fait cette dangereuse traversée pour venir dire à mon rival : celle que vous aimez est innocente, elle n'a pu voler la fortune de M^{me} de Guérande, puisqu'elle connaissait la teneur du testament qui la lui donnait. Et ce précieux testament, je vous l'apporte ! cette jeune fille que j'aime, je vous la cède ! cette fortune qui devait m'appartenir, je vous l'abandonne ! Certes, il y aurait là un dévouement sublime ! Ça serait beau, ça serait grand, ça serait... ça serait niais !

SCÈNE VII

LIONEL, CHAMBORAN.

CHAMBORAN, entrant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... C'est monsieur, si je ne me trompe, qui a demandé Chamboran ?

LIONEL.

Et, Chamboran, c'est vous ?

CHAMBORAN.

J'ai cet avantage, monsieur.

LIONEL.

Je suis chargé d'une commission pour vous... de la part d'un de vos amis.

CHAMBORAN.

Un... de mes amis... Monsieur connaît ces... honnêtes gens-là ?

LIONEL.

Avant de quitter Paris, je suis allé chez un certain Maugiron.

CHAMBORAN.

Maugiron — rue de la Grande-Truanderie, n° 42...

LIONEL.

Précisément.

CHAMBORAN.

Un négociant en toute espèce de choses...

LIONEL.

Bien ou mal acquises.

CHAMBORAN.

Plutôt mal que bien!

LIONEL.

J'avais à lui parler d'affaires...

CHAMBORAN.

Ah! vous fréquentez Maugiron! Alors, qu'est-ce que tu me veux?

LIONEL.

Misérable drôle. Tu oublies...

CHAMBORAN.

Vous disiez donc que Maugiron...

LIONEL.

Ayant appris que j'avais l'intention de faire un voyage à la Louisiane...

CHAMBORAN.

Est-ce qu'il vous a prié de lui retenir une place ici?

LIONEL.

Il m'a dit que si j'avais besoin de ton aide, de ton dévouement, ils me seraient acquis, grâce à certain objet qu'il remettrait entre mes mains... Il s'agit d'un paquet soigneusement cacheté...

CHAMBORAN, vivement.

Que je lui avais confié!.. Et il vous l'a donné?...

LIONEL.

Il me l'a donné. Vous avez un grand intérêt à rentrer dans sa possession?

CHAMBORAN.

Un très-grand.

LIONEL.

Alors service pour service... je vous le remettrai en échange...

CHAMBORAN.

En... échange?

LIONEL.

D'une jeune fille.

CHAMBORAN.

Une jeune fille!.. mais... je ne tiens pas de ces objets-là...

LIONEL.

Écoutez-moi... Parmi les déportés du dernier convoi, il y a une femme, qui se trouve actuellement au lazaret.

CHAMBORAN.

Oh! oui... je me souviens... je l'ai vue...

LIONEL.

Vous vous arrangerez de façon à vous emparer de cette jeune fille, et vous la transporterez à bord du *Dauphin* que commande un de mes amis.

CHAMBORAN.

Un enlèvement!.. diable! quand mon temps est tout près de finir!..

LIONEL.

En reconnaissance de ce service, je vous rendrai ce précieux dépôt. Si vous refusez, j'irai, conformément à la loi, le remettre entre les mains du gouverneur.

CHAMBORAN.

Non, non!.. n'en faites rien!

LIONEL.

Je comprends. Il s'agit de quelque bon petit vol qu'il ne faudrait pas examiner de trop près. Il pourrait prolonger votre captivité.

CHAMBORAN.

Un vol!.. C'est singulier... pour un honnête homme... vous êtes aussi soupçonneux qu'un coquin.

LIONEL.

En vérité?

CHAMBORAN.

Ces objets confiés par moi à Maugiron sont ma propriété... légitime... Si je veux, à tout prix, les ravoir, c'est moins pour ce qu'ils valent qu'à cause d'un souvenir qui s'y rattache.

LIONEL, avec ironie.

Un souvenir vertueux!

CHAMBORAN.

Peut-être! (Brusquement.) Vous tenez... absolument à la jeune fille?

LIONEL.

Absolument.

CHAMBORAN.

Vous comptez partir?..

LIONEL.

Ce soir même.

CHAMBORAN, après réflexion.

Eh bien!.. marché conclu Je connais cinq ou six bons

gaillards qui exécuteront la chose. Avec quinze louis par rame, je leur ferais enlever, au besoin, le gouverneur en personne.

LIONEL.

Quinze louis par homme!... Peste! vous êtes donc bien riche!..

CHAMBORAN.

Mon crédit, à la colonie, est illimité. J'ai laissé en France, enfouis dans un bon petit endroit connu de moi seul, six cent mille livres qui réparent de moi.

LIONEL, sautant.

Six cent mille livres! monsieur!

CHAMBORAN, lui rendant le saut.

Monsieur...

LIONEL.

La voici!.. Laisse-moi avec elle, mais ne t'éloigne pas, je te dirai, tout à l'heure, si ma volonté reste la même.

CHAMBORAN.

C'est convenu.

Il sort.

LIONEL, se plaçant devant Thérèse.

Thérèse!

SCÈNE VIII

LIONEL, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, avec effroi, voyant Lionel.

Vous!... toujours!... même ici.

LIONEL.

Même ici... après la mort de votre bienfaitrice, après votre arrestation, je vous ai offert de vous sauver.

THÉRÈSE.

J'ai refusé le salut que vous vouliez me vendre.

LIONEL.

Aujourd'hui, vous voilà loin de la France, dans un séjour demisère et de honte, confondue, perdue au milieu des assassins et des voleurs... Aujourd'hui, serez-vous encore inexorable?

THÉRÈSE.

Toujours!...

LIONEL.

Comprenez-moi bien, Thérèse. En France, où j'hésitais à tout vous dire, quand je vous parlais de liberté, vous pensiez qu'il s'agissait d'une fuite honteuse... Eh! bien, maintenant, c'est la réhabilitation, c'est votre innocence hautement reconnue que je vous offre.

THÉRÈSE.

Mon innocence reconnue ! c'est-à-dire l'honneur, la liberté, la vie !...

LIONEL.

Et plus encore !.., je vous rendrai la fortune que vous avait léguée madame de Guérande, une fortune immense, si vous consentez à m'appartenir, à devenir ma femme !

THÉRÈSE.

Ah ! je devine, je comprends !... cet écrit... tracé, devant moi, par la mourante ; cet écrit est entre vos mains.

LIONEL.

Eh bien !... Eh bien ! oui, je... je l'ai trouvé après votre condamnation.

THÉRÈSE, avec force.

Vous l'avez volé le jour où je fus arrêtée !... Sacrilège et voleur, vous l'avez arraché des mains de la morte !

LIONEL, épouvanté.

Moi !

THÉRÈSE.

Et maintenant pour me rendre mon bien, pour effacer toute une année de honte, une année de tortures inouïes, vous me proposez un marché infâme ! Mais quel homme êtes-vous donc, et comment se fait-il qu'au milieu de tous ces criminels, vous seul soyez libre, vous plus criminel qu'eux tous !

LIONEL, avec colère.

Prenez garde, Thérèse !

THÉRÈSE.

Et vous voulez que je vous appartienne !... moi !... moi !... Mais au milieu de ces hommes dégradés !... couverts de honte, écrasée comme je le suis sous une condamnation infamante, je me sens moins avilie que si j'étais votre femme.

LIONEL, d'une ferme voix.

Oh ! vous réfléchirez, et... plus tard, nous vous reverrons... j'attendrai...

THÉRÈSE.

Vous attendrez !... Et moi je vous accuserai hautement ; je répéterai tout ce que vous m'avez dit.

LIONEL.

Où seront vos témoins ? On ne vous croira pas.

THÉRÈSE.

Je dirai que vous vous êtes emparé de ce testament qui devait faire éclater mon innocence.

LIONEL.

On ne vous croira pas !

THÉRÈSE.

Je dirai le honteux marché que vous m'avez offert ; le déshonneur aux yeux du monde, ou l'infamie à mes propres yeux.

Je le crierai avec tant d'énergie et de conviction, il y aura, dans ma voix, tant de fierté révoltée, tant de haine et de mépris, il y aura dans vos regards tant de honte et d'épouvante, qu'on sera forcé de se dire : Celle-ci est innocente et voilà le coupable!

LIONEL, avec ironie.

Oh! vous pensez m'effrayer?

THÉRÈSE.

Oui! oui, vous aurez peur! car une accusation, plus terrible encore que la mienne, viendra vous écraser : le spectre de la morte se dressera devant vous! Ses yeux seront éteints, et pourtant, vous verrez son regard; sa bouche sera muette, et, pourtant, vous entendrez sa voix. Ce regard et cette voix répéteront : « Assassin! assassin! » Vous aurez peur, vous dis-je... Eh! tenez, vous tremblez déjà.

LIONEL, avec force.

Soit! mais vous paierez cette terreur passagère; bientôt vous serez en mon pouvoir, je vous verrai suppliante à mes genoux, et je serai sans pitié!

Il sort.

THÉRÈSE, chancelante, est allée s'asseoir sur un banc. Marguerite l'a suivie du regard.

Ah! je n'ai plus ni force ni courage!

LIONEL remonte vers le fond, fait signe à Chamboran qui parait, lui montre Thérèse, en disant :

Souviens-toi!

CHAMBORAN.

Marché conclu!

Ils disparaissent tous les deux. Pendant ce jeu de scène, Thérèse chancelante est allée s'asseoir sur un banc, Marguerite l'a suivie du regard.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, MARGUERITE.

MARGUERITE, à part.

Malheureuse enfant!...

THÉRÈSE.

Ah! c'est trop d'épreuves, mon Dieu, faites-moi mourir!

MARGUERITE, s'approchant doucement de Thérèse.

Oui, faites-moi mourir, Seigneur! voilà le cri des condamnés enchaînés ici, le premier cri arraché par le désespoir. Plus tard, l'âme s'habitue au poids de la douleur, et l'on se dit : Mourir! et laisser après moi un nom couvert d'infamie!... Et celui qui m'aime, ou qui m'aimait autrefois, gardera cette horrible pensée que j'étais criminelle! Il méprisera ma mémoire.

Il chassera mon souvenir de son cœur!... Alors on tend de nouveau les mains vers le ciel, et l'on s'écrie, cette fois : Faites-moi souffrir, Seigneur, mais permettez qu'avant de m'éteindre je puisse lui prouver à lui, que je n'étais pas coupable.

THÉRÈSE.

Ah! vous aussi, pauvre femme! vous aussi avez été injustement condamnée!

MARGUERITE.

Qui vous fait penser cela?

THÉRÈSE.

Qui! mais l'injustice de la sentence éclate dans chacune de vos paroles, brille dans chacune de vos larmes. Et, pour avoir si bien compris ce qui se passe dans mon cœur, je vous le répète, il faut que vous ne soyez pas coupable.

MARGUERITE.

Non! je ne suis pas coupable! Et vous êtes la première à qui cette pensée soit venue dans ce lieu maudit.... C'est qu'au milieu même de cet amas de vices et de crimes, les âmes pures se devinent, se comprennent. Dès que je vous ai vue, je me suis sentie pleine de compassion pour vous; dès que vous m'avez parlé, je vous ai aimée.

THÉRÈSE.

Je l'ai bien compris que vous vous intéressiez à moi... Ah! vous êtes bonne.

MARGUERITE.

Ce n'est pas par bonté... c'est par égoïsme... Je vous aime en souvenir de mon bonheur perdu!...

THÉRÈSE.

Je ne comprends pas...

MARGUERITE.

Ma fille était tout enfant quand elle m'a été ravie... et je ne puis dire que ses traits ressemblaient aux vôtres; mais une chose me frappe en vous; une chose bien étrange... Je crois retrouver, dans vos yeux... le regard de son père; et puis vous avez vingt ans, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Hélas! je le sais à peine. J'avais trois ou quatre ans quand je fus placée dans un couvent. On avait dit à la supérieure, que ma mère était morte en me donnant le jour! Recueillie plus tard par une noble et généreuse femme, j'ai vu ma bienfaitrice s'éteindre entre mes bras... Il ne faut pas m'aimer, voyez-vous... Il semble que je porte malheur à tous ceux qui me sont chers.

MARGUERITE.

Ne pas vous aimer... La même infortune nous rassemble, et je ne veux pas que nous nous séparions. Pauvre enfant! vous

ne savez pas toutes les douleurs... toutes les hontes qui vous attendent ici... Je veux tenter de vous les épargner... Je veux vous soustraire au contact flétrissant de ceux qui nous entourent... Écoutez, j'habite toute seule, une cabane située au bord de la mer... Voulez-vous que nous y demeurions toutes les deux !

THÉRÈSE.

Si je le veux !...

MARGUERITE.

Eh bien ! je vais me jeter aux pieds du gouverneur, j'obtiendrai la grâce de vous prendre avec moi. Et plus tard, quand je partirai, il permettra, peut-être, que nous partions ensemble.

THÉRÈSE.

Oh ! oui, faites cela, madame, car les gens de cette colonie m'épouvantent, et j'ai honte des paroles que j'entends.

MARGUERITE.

J'y cours à l'instant... (Fausse sortie.) C'est bien vrai, n'est-ce pas que vous m'aimez un peu ?...

THÉRÈSE.

Oui... oui!...

MARGUERITE.

C'est qu'il y a bien longtemps qu'une affectueuse parole n'a soulagé mon cœur... A bientôt, Thérèse.

THÉRÈSE.

A bientôt... (Marguerite s'éloigne. — A peine est-elle sortie, que l'on voit apparaître au fond Chamboran, Giroflée, Papillon et deux autres déportés.)

SCÈNE X

THÉRÈSE, CHAMBORAN, PAPIILLON,
GIROFLEE, QUATRE DÉPORTÉS.

Thérèse est allée s'asseoir tristement sur un banc.

CHAMBORAN, à voix basse et montrant Thérèse.

Mes enfants, voici l'oiseau qu'il s'agit de mettre en cage.

PAPIILLON.

Et... le prix ?

CHAMBORAN.

Cinq louis d'à-compte que vous avez reçus déjà et dix après l'affaire... Personne de ce côté, la plage est déserte, à l'œuvre !
Ils s'approchent de Thérèse et l'entourent.

THÉRÈSE, effrayée.

Que me voulez-vous !

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN GARDIEN, FRANCINET,
PLUSIEURS DÉPORTÉS.

FRANCINET.

C'est elle ?

LE GARDIEN.

Tenez, voilà celle que vous cherchez.

FRANCINET.

Oui!... c'est bien elle!...

CHAMBORAN.

Damné contre-temps !

THÉRÈSE.

Francinet!... vous... vous ici...

FRANCINET.

Puisque vous y êtes, mademoiselle, c'est tout simple que j'y sois... moi, votre domestique...

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

TOUS, riant.

Son domestique !

FRANCINET.

Oui, votre domestique.

THÉRÈSE.

Mais songez donc à l'état de misère et de honte où je me trouve.

FRANCINET.

La honte est pour ceux qui ont causé votre injuste condamnation. Et, quant à la misère, il ne faut pas vous en occuper, Dieu merci, maintenant je suis riche pour vous et pour moi.

TOUS.

Riche!...

FRANCINET.

Richissime, je possède deux cent mille livres !

TOUS.

Deux cent milles livres.

Ils se pressent autour de lui.

FRANCINET.

Pas sur moi, messieurs... pas sur moi.

TOUS.

Ah!

Ils s'éloignent de lui.

FRANCINET.

Diable! je savais un peu trop bien où je venais, je n'ai pas même un écu dans ma poche.

Tous les déportés s'éloignent de nouveau.

TOUS.

Ah!

THÉRÈSE.

Mais cette fortune dont vous parlez...

FRANCINET.

Mademoiselle désire d'où elle me vient? Elle sera obéie! Le jour où ils ont prononcé votre arrêt, ô vous, qui aviez été mon bon ange, il m'a semblé que c'était moi-même que les juges venaient de condamner... Plus personne à servir, plus personne à aimer, me suis-je dit... me voilà seul au monde! Et la solitude, j'en avais assez autrefois... Alors, je résolu d'en finir...

THÉRÈSE.

Quoi! vous vouliez?...

FRANCINET.

M'en aller là-haut... Mais comment? Me jeter dans la Seine! peine perdue! Je nage comme un barbillon. La corde me souriait davantage. Je m'échappai de Paris et je courus dans la campagne. Mais le premier endroit venu ne pouvait pas me convenir. J'en voulais un bon petit...

PAPILLON.

Avec une belle vue.

CHAMBORAN.

Sybarite!

FRANCINET.

A trois lieues de Paris... au delà de Saint-Cloud, j'avisé un bois avec de grands arbres.

CHAMBORAN.

Le bois de Meudon, je connais ça.

FRANCINET.

C'était mon affaire... Je choisis un bon gros chêne.

CHAMBORAN, préoccupé.

Un chêne!... Juste comme moi.

FRANCINET.

Trop pauvre pour m'offrir une concession, j'eus l'idée de me creuser une jolie petite fosse. C'était autant de fait pour ceux qui seraient venus me décrocher.

THÉRÈSE.

Un suicide!

FRANCINET.

Me voilà donc retournant l'édredon de mon dernier lit... Mais à peine arrivé au tiers de l'ouvrage, je heurte tout à coup un grand vase.

CHAMBORAN, avec force.

Un vase?... un grand vase... de terre!

FRANCINET, sur le même ton et sans l'écouter.

Un grand vase de terre.

CHAMBORAN, même jeu.

Et de couleur brune!

FRANCINET, même jeu.

Et de couleur brune.

CHAMBORAN.

Rempli d'or et de billets?

FRANCINET.

Rempli d'or et billets.

CHAMBORAN.

Ah! mon Dieu!

FRANCINET.

Tiens, comme vous devinez ça.

CHAMBORAN.

Achievez... Qu'en avez-vous fait!

FRANCINET.

Mon premier mouvement fut de m'emparer du trésor, mais je me dis que cette fortune n'était pas à moi.

CHAMBORAN.

Non, non, elle n'était pas à toi... et il fallait la rendre à celui...

FRANCINET.

Oh! je l'ai rendue.

CHAMBORAN.

Rendue! rendue à qui!

FRANCINET.

Je m'empressai de porter ma trouvaille aux magistrats. On fit une enquête, et l'on découvrit que mon trésor avait été volé... autrefois...

CHAMBORAN, avec éclat.

A la caisse du fermier des gabelles!

FRANCINET.

A la caisse du fer... Ah ça! mais vous devinez donc tout!

CHAMBORAN.

Si je devine!... mais, misérable!... infâme! brigand! voleur! mais c'est moi que vous avez volé!...

FRANCINET.

Vous...

TOUS.

Ah!

CHAMBORAN.

Le trésor était à moi!... à moi seul... C'est moi qui... c'est moi que... et il l'a rendu et il l'a... Ah! (il reste suffoqué et va tomber sur un banc à l'écart.) Ah! je suis bien mal à mon aise.

FRANCINET.

Je ne comprends pas du tout, monsieur.

PAPILLON.

C'est lui qui avait débarrassé le fermier général de ce trésor que vous avez rendu.

FRANCINET.

Et je m'en suis bien trouvé, car on avait promis de donner le tiers à celui qui rapporterait toute la somme et on me compta deux cent mille livres!... La sorcière avait deviné juste, c'est le jour où j'allais être pendu que le bonheur m'est arrivé.

PAPILLON.

Jeune homme, auriez-vous gardé un petit morceau de votre corde?

FRANCINET, sans l'écouter.

Pour lors... me voilà riche!... et sans perdre un seul jour, une seule heure, je cours m'acheter une belle livrée toute neuve, avec des boutons dorés sur lesquels j'ai fait mettre un chiffre; le vôtre, mademoiselle!...

THÉRÈSE.

Le mien!...

FRANCINET.

Et je ne me sentais pas d'aise là-dedans, sous votre livrée, il me semblait que j'étais rentré à votre service, que je me trouvais déjà près de vous! Quelques jours après, je pus m'embarquer! Le navire me brûlait les pieds pendant la traversée; nous filons, nous avançons, nous débarquons enfin, et je vous retrouve, et je vous vois.. et je peux vous dire, mademoiselle, mes bras, mes deux cent mille livres, tout ça est à votre service. Est-ce que vous aurez le courage de me congédier?

THÉRÈSE.

Mon pauvre Francinet, Dieu seul peut vous récompenser! Moi, je veux vous aimer comme un ami.

FRANCINET, très-ému.

Un ami! par exemple! mais je ne suis que le pauvre mendiant que vous avez nourri, et vous voulez me traiter comme votre égal, vous parlez de devenir mon ami, vous mademoiselle!... C'est bête ça, je pleure comme si j'avais commis une mauvaise action.

THÉRÈSE.

Non, l'action la plus généreuse...

CHAMBORAN, qui était allé s'asseoir et sortant d'un profond abattement.

Et j'ai fait quinze ans de prison en pure perte!... Ruiné! Je suis ruiné...

PAPILLON.

Mais oui, ruiné! (Frappe d'une idée subite.) Et j'y pense!... Qui

est-ce qui paiera... (Il sort ses bons de sa poche.) tous les bons que tu nous a signés!

GIROFLÉE.

C'est vrai... et il nous commandait en maître...

PAPILLON.

Et tout à l'heure encore, nous allions enlever... (A Francinet.)
Jeune homme, vous venez de rendre un fameux service à votre maîtresse... Sans vous il allait l'enlever.

THÉRÈSE.

Moi!

FRANCINET.

L'enlever! lui!

PAPILLON.

Oui, lui, aidé de quatre fieffés bandits...

FRANCINET.

Vous pouvez l'affirmer?

PAPILLON.

Si je le peux! J'étais un des quatre gredins.

MARGUERITE, entrant.

Thérèse! Thérèse!

FRANCINET.

Une connaissance! Je vous laisse avec elle, je vais chercher un gîte pour y installer votre domestique... Au revoir, mademoiselle!

Il sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins FRANCINET, MARGUERITE, puis
MARDOCHE, DÉPORTÉS.

MARGUERITE.

Ah! Thérèse.

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous donc, madame, vous paraissez tout émue, toute tremblante...

MARGUERITE.

Hélas! pauvre enfant, j'ai vu le gouverneur. J'ai vainement imploré sa pitié pour vous.. Cette jeune fille est coupable a-t-il dit, elle m'a frappé, déjà, dans une parente, une amie qui m'était chère, et voilà qu'aujourd'hui, celui que j'aime comme un fils veut se perdre, pour elle!... Je n'écouterai rien... C'est pour élever entre eux... une barrière insurmontable, que j'ai hâté l'acte solennel qui aura lieu tout à l'heure.

THÉRÈSE.

Hélas! pour me séparer de Georges, n'était-ce pas assez de l'arrêt que j'ai subi!

MARGUERITE.

Que va-t-il se passer?... (Haut à ceux qui l'entourent,) Que se prépare-t-il donc?

MARDOCHE, entrant.

Vous allez l'apprendre... Tenez, voici toute l'honorable colonie qui arrive.

Les déportés, hommes et femmes entrent en scène. A leur tête sont deux hommes portant une grande corbeille remplie de couronnes et de bouquets de mariée.

MARGUERITE.

Que viennent-ils faire ici?

MARDOCHE.

On manque, à ce qu'il paraît, de bandits et de voleurs, et l'on va marier ceux-ci, pour en conserver la graine.

MARGUERITE, avec effroi et regardant Thérèse.

Les marier!

PAPILLON, montrant les fleurs.

Voilà de quoi parer les jeunes épouses...

MARDOCHE.

Allons, mariez-vous tous! Moi, j'eseraie le témoin de vos noces et je veux orner de fleurs les vertueuses fiancées qu'on vous donne. (Prenant les fleurs et en présentant une à une jeune fille.) Tiens, toi! (Mettant un bouquet dans la main de Thérèse.) Acceptez celui-ci, la belle!..

THÉRÈSE, jetant un cri de terreur.

Ah! laissez, laissez-moi.

MARGUERITE.

Thérèse!

THÉRÈSE, haletante.

Eloignez... éloignez-les, je vous en conjure...

CHAMBORAN, étonné.

Qu'a-t-elle donc?

MARGUERITE, vivement.

Pourquoi rejetez-vous ces fleurs?

THÉRÈSE.

Pourquoi... je... les...

MARDOCHE, saisissant une couronne blanche.

Une couronne virginale, elle est pure comme vous!

THÉRÈSE, cherchant à l'arracher.

Non... non... Grâce!.. grâce!.. Vous me torturez!..

MARGUERITE, se plaçant devant elle.

Thérèse!

CHAMBORAN.

Thérèse... Elle s'appelle Thérèse ..

MARDOCHE.

Bon!... aux autres maintenant!

Il ramonte et distribue des fleurs.

MARGUERITE.

(A Thérèse.) Mon enfant, écoutez-moi, répondez-moi... Pourquoi cette terreur?

CHAMBORAN.

Parlez, d'où naissent ces angoisses?

THÉRÈSE.

Je ne sais... depuis mon enfance... une horreur invincible...

CHAMBORAN.

Ah! mon Dieu!... mais alors...

MARGUERITE, avec force.

Mais c'est elle!... c'est elle!... (La prenant dans ses bras.) Voyons, voyons, Thérèse, vous l'avez dit, n'est-ce pas? Elle date de votre enfance, cette insurmontable répulsion!

THÉRÈSE.

Oui... oui...

MARGUERITE, jetant un cri.

Ah!

CHAMBORAN, avec joie.

De son enfance, c'est bien cela!

MARGUERITE.

Ah! c'est ma fille!

MARDOCHE, redescendant un bouquet à la main.

Voilà le dernier! l'acceptez-vous cette fois...

Il la saisit par le bras.

THÉRÈSE, le repoussant.

Non, non.

MARGUERITE.

Non! vous allez la tuer!

CHAMBORAN, en même temps.

Arrête!... ou tu vas la tuer!

MARDOCHE, étonné.

La tuer!...

Marguerite et Chamboran se regardent étonnés.

MARGUERITE.

D'où savez-vous cela, vous?

CHAMBORAN.

D'où je le sais?... (Avec force.) Mais c'est pour elle que j'ai voulu être riche... C'est pour elle que je suis ici.

MARGUERITE.

Pour elle...

CHAMBORAN.

Oui pour elle... pour ma fille...

TOUS.

Sa fille!

THÉRÈSE.

Moi...

MARGUERITE, avec force.

Votre fille!... elle!... allons donc, vous êtes fou!

CHAMBORAN.

Vous allez voir si je suis fou!... Mon enfant, vous avez été élevée au couvent de Sainte-Marie, n'est-ce pas?

MARGUERITE, à Thérèse.

Est-ce vrai?

THÉRÈSE.

Oui.

CHAMBORAN.

Vous y avez été placée sous le nom de Thérèse Ferrand?

MARGUERITE, avec anxiété.

Est-ce vrai?

THÉRÈSE.

Oui.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est impossible!

CHAMBORAN.

Ne vous souvenez-vous plus que toute petite, vous le voyiez, chaque dimanche, revenir auprès de vous, ce père... qui vous aimait et qui vous couvrait de caresses?

THÉRÈSE, tremblante.

Je m'en souviens...

MARGUERITE, avec douleur.

Ah!

THÉRÈSE, le regardant avec défiance.

Et... un jour que j'étais malade il n'a plus voulu quitter mon chevet, il y passait toutes les nuits... Et... il disait... en pleurant...

MARGUERITE.

Attends... ces paroles... ne les dis pas... ne les dis pas...
(A Chamboran.) Vous devez les savoir, si vous êtes son père!

CHAMBORAN.

Oh! Je ne les ai pas oubliées; je lui disais: Ne m'abandonne pas, ma fille, reste avec moi sur la terre et je te rendrai bien riche et bien heureuse!

THÉRÈSE.

C'est cela, oui! vous êtes... (Le regardant avec un sentiment de honte.) Vous êtes mon père.

Elle baisse la tête.

MARGUERITE.

Ah! plus d'espoir! plus d'espoir!

MARDOCHE.

Le proverbe dit vrai: bon sang ne peut mentir.

MARGUERITE.

Quoi, j'aurai vu le bonheur de si près pour retomber si bas!

CHAMBORAN, à Thérèse.

Tu détournes les yeux. Je comprends, tu n'es pas fière de me retrouver ici, mais toi-même?

THÉRÈSE.

Il ne m'appartient pas de vous juger, mais vous, ne me condamnez pas; je ne suis pas coupable.

CHAMBORAN.

Je te crois. Les juges ne sont que trop sujets à l'erreur, et j'en suis bien la preuve.

MARDOCHE.

Toi!

CHAMBORAN.

Oui... moi... Ils ont failli m'acquitter.

MARGUERITE, à elle-même.

C'est sa fille... Et il ne l'a pas embrassée!... (Ramassant un bouquet.) Et ce rapprochement étrange, cette révolte de tout son être au contact... Eh bien non! non!... C'est impossible!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, le GOUVERNEUR, avec son ÉTAT-MAJOR,
GEORGES, LIONEL, FRANCINET ET AUTRES
OFFICIERS.

LE LIEUTENANT, désignant Thérèse.

Monseigneur, cette fille était au Lazaret; elle n'a point été comprise parmi celles que l'on va marier.

THÉRÈSE, avec terreur.

Me marier! moi. Oh! vous ne m'infligerez pas cette honte!

MARGUERITE.

Vous ne la condamnerez pas à cette horrible dégradation.

NAVARINS.

Inscrivez-la comme les autres...

THÉRÈSE.

Ah!

GEORGES.

Monseigneur...

MARGUERITE, s'avançant lentement et se plaçant devant le gouverneur.

Monseigneur, au nom des larmes que j'ai versées, du long supplice que j'ai subi, au nom de ce martyr de vingt années, ayez pitié de cette jeune fille!

GEORGES, bas.

Monseigneur, écoutez la prière de cette pauvre femme, je vous en supplie, je vous en conjure!.. Ce n'est pas seulement un malheur, c'est peut-être un crime que vous éviterez!

NAVARINS.

Georges.

MARGUERITE.

Grâce, grâce! Si vous saviez ce qui se passe en moi, si vous saviez pourquoi je vous implore!...

NAVARINS.

Les ordres que j'ai reçus sont formels, ceux que j'ai donnés sont irrévocables.

Il remonte vers le fond.

MARGUERITE.

Ah! la pitié n'est donc plus de ce monde!

NAVARINS.

Commencez!... Messieurs.

Il s'éloigne suivi de deux officiers.

MARDOCHE.

Moi, je ne veux pas être accouplé comme une bête de somme!

LE LIEUTENANT.

Numéros 176 et 282. Narcisse Papillon.

PAPILLON.

C'est moi mon officier, mais j'ai été condamné pour avoir convolé douze fois! Je ne suppose pas qu'on veuille me marier une treizième.

LE LIEUTENANT.

Silence! et obéissez.

PAPILLON.

Allons, soit! (Offrant la main à une jeune fille qu'il emmène par le fond.) Venez, mademoiselle 176!... vous complétez mon demi-quarteron.

LIONEL, qui vient d'arriver, s'approche de Thérèse et lui dit à mi-voix.

Thérèse, pour la dernière fois.

THÉRÈSE, jetant un cri.

Ah!... Écoutez, écoutez-moi tous!.. cet homme a, dans ses mains, les preuves de mon innocence!

MARGUERITE.

Les preuves.

GEORGES.

Lionel!

LIONEL.

Moi!...

THÉRÈSE.

Il les a, je le sais, il me l'a dit...

MARGUERITE.

Ces preuves, monsieur, ces preuves!..

LE LIEUTENANT.

Numéros 64 et 112.

GEORGES.

Donnez-les, mais donnez-les donc!

LIONEL, froidement.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

MARGUERITE.

Monsieur... monsieur... il n'y a pas un instant à perdre, sauvez-la, sauvez-la!

GEORGES.

Pour la dernière fois ces preuves!

LE LIEUTENANT.

Numéros 26 et 188, Jean Mardoche.

MARDOCHE.

Moi! Allons donc!

LE LIEUTENANT, continuant.

Et Thérèse Ferrand.

THÉRÈSE, jetant un cri.

Ah!...

Elle reste atterrie. Mardoche se retire vivement.

MARDOCHE.

Elle!

GEORGES, d'une voix menaçante.

Parlez-vous enfin?

LIONEL.

Je n'ai rien à vous dire.

GEORGES, se jetant sur Lionel et le terrassant.

Misérable!

LIONEL, se relevant.

Malheur à vous, capitaine d'Harbley!

Mardoche s'approche lentement de Thérèse.

CHAMBORAN, à Thérèse.

Ne crains rien, mon enfant, Mardoche refuse de se marier.

MARGUERITE.

Entends-tu, Thérèse, il refuse, il refuse!

MARDOCHE.

Jean Mardoche accepte.

GEORGES.

Mais tu disais...

MARDOCHE, le regardant en face.

Capitaine d'Harbley, cette femme est à moi.. je la garde!

Il met la main sur l'épaule de Thérèse qui tombe dans les bras de Marguerite. La toile baisse.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Une contrée abrupte et sauvage. Au fond s'étagent des montagnes à pic. Un ravin profond partage la scène dans toute sa longueur. Trois gros arbres, jetés sur ses bords, forment un pont improvisé. De deux côtés du précipice, une dentelure très-tourmentée de rochers qui simulent un mur vertical et naturel. Les contre-forts des rochers, à droite et à gauche du torrent, s'arrondissent irrégulièrement en s'avancant sur le devant de la scène et se perdent des deux côtés au fond. Une cascade se précipite sur le dernier plan et forme un gave écumeux.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, seul. Il descend rapidement la montagne, accourt par un sentier naturel vers le pont, s'arrête essouffé, et s'appuie sur son fusil.

C'est par ici qu'il doit passer pour aller à l'habitation qui lui a été désignée. L'endroit est propice! Je la lui disputerai!... je la lui arracherai! Comment? Peu m'importe!... Mais plutôt mourir... plutôt voir mourir Thérèse, que de la laisser au pouvoir de cet homme!... Il s'agit d'avoir la parole ferme et la main sûre. (Il regarde au fond à droite.) Personne encore!... personne!... S'il avait pris un autre chemin impossible!... Il n'y a que ce passage!... Mais alors pourquoi ne vient-il pas! Je l'ai vu partir bien avant moi!... (Apparaît au milieu des rochers, au fond, Mardoche conduisant Thérèse.) Les voici!... les voici!... Encore un moment et tout sera fini!...

SCÈNE II

GEORGES, LIONEL, puis MARDOCHE
et THÉRÈSE.

Mardoche et Thérèse disparaissent pour un instant derrière une crête de rochers. Georges les suit des yeux de manière toutefois à ne pas être aperçu, et s'avance jusqu'au bord du gouffre. De l'autre côté du torrent surgit Lionel.

LIONEL.

Je savais bien que je le retrouverais...

Il ajuste Georges et lui tire un coup de fusil. Georges pousse un cri et tombe dans l'abîme. Lionel escalade le versant du rocher, bondit à travers le pont, jette un regard du côté où Georges a roulé.

LIONEL.

Notre compte est réglé, capitaine! A l'autre maintenant!

Il disparaît. Moment de silence. Mardoche et Thérèse reparaissent. On les voit peu à peu descendre la montagne et s'approcher du pont.

MARDOCHE.

Marchez, marchez encore; nous arriverons bientôt.

THÉRÈSE, parlant avec égarement.

Nous arriverons?... Où me conduisez-vous?...

MARDOCHE, avec ironie.

Dans votre maison...

THÉRÈSE.

Ma maison!... Je ne sais plus... Je ne comprends plus.

MARDOCHE.

La nôtre du moins... Ne sommes-nous pas enchaînés l'un à l'autre et jusqu'au dernier jour?... Allons, l'heure passe et la nuit avance, marchons.

Il lui saisit le bras et la force de marcher. La tête de Georges apparaît sur la crête du ravin. On le voit bientôt tout entier s'accrocher aux arbres et escalader péniblement le contrefort. Il se traîne sur le devant de la scène. Mardoche et Thérèse apparaissent de nouveau au loin.

GEORGES, d'une voix éteinte.

Ah!... les... les... voilà... Je les vois... Thérèse!... Je ne laisserai pas... (Il se relève, se précipite en avant, et, exténué, tombe de l'autre côté.) Ah! je meurs! je meurs!...

Il tombe.

DEUXIÈME TABLEAU

Intérieur de la cabane de Mardoche. — Porte à gauche, porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MARDOCHE, seul, rangeant ses ustensiles de labour, de chasse et de pêche. Il s'arrête devant la porte à gauche et écoute.

Encore des larmes!.. des sanglots!.. D'ordinaire, quand une femme pleure, c'est une comédie qu'elle joue pour attendre et tromper quelqu'un. Mais celle-là est seule... pour qui diable pleure-t-elle alors?.. (Il se dirige vers la chambre, Francinet ouvre la porte du fond et entre. Mardoche se retourne.) Qui êtes-vous?.. Que me voulez-vous?..

SCÈNE II

MARDOCHE et FRANCINET.

FRANCINET.

Monsieur Jean Mardoche, s'il vous plaît?

MARDOCHE.

C'est moi.

FRANCINET, sautant.

Monsieur... je voudrais avoir l'honneur de causer un instant avec vous... s'il vous plaît?

MARDOCHE.

Parlez et dépêchez-vous!

FRANCINET.

Monsieur!... ayant appris que vous alliez vous établir dans... cette belle propriété... j'ai pensé que vous auriez besoin d'un excellent domestique, et je viens m'offrir.

MARDOCHE.

Je ne veux pas de serviteur. Je n'ai besoin de personne. Partez!

FRANCINET.

Écoutez-moi un seul instant, s'il vous plaît. Je ne suis pas un domestique comme un autre, et si vous voulez bien me prendre à votre service, je vous offre deux cents livres par mois.

MARDOCHE, étonné.

Qu'est-ce que vous dites ?

FRANCINET.

Je dis deux cents livres par mois ! et si ce n'est pas assez, je vous en offre trois cents, quatre cents, tout ce que vous voudrez, monsieur...

MARDOCHE.

Vous voulez me payer... pour me servir !

FRANCINET.

Je ne regarderai pas à la dépense pour avoir cet honneur, (A part.) et pour rester auprès d'elle... (Haut.) Et ne croyez pas que je sois paresseux au moins... oh ! non, monsieur ! Je me charge de toute la besogne, cuisinier, jardinier, cocher, valet de chambre, commissionnaire ou bonne d'enfants.

MARDOCHE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie !...

FRANCINET.

Dites donc ! un domestique qui donne des gages à son maître, ça ne se voit pas tous les jours ! Et cela ne m'empêchera pas d'avoir du cœur à l'ouvrage... Tenez ! je me mets tout de suite à l'œuvre : la table, ah ! le couvert, l'assiette, le couteau, la bouteille. (A part.) Je crois que ça va prendre.

MARDOCHE, à part.

C'est un fou ?...

FRANCINET.

Et le verre... oh ! il n'est pas rincé le verre !... Pas de serviette... mon mouchoir... il est blanc... (Il assie la verre avec force. A part.) Ça prend, ça prend tout à fait !

MARDOCHE, lui arrêtant le bras.

Assez...

FRANCINET.

Assez ?... vous le trouvez assez propre comme ça. Je le veux bien...

MARDOCHE, lui montrant la porte.

Va-t'en !

FRANCINET, étonné.

Vous dites...

MARDOCHE.

Va-t'en !

FRANCINET, à part.

Il paraît que ça ne prend pas du tout. (Haut.) Vous ne m'avez donc pas compris !.. Je vous paierai ce que vous voudrez pour avoir l'honneur... (Mardoche lui montre la porte avec menace.)

Francinet tremblant.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. (A part.) Mais je reviendrai. (Haut.) Monsieur... je... (Nouveau geste de menace de Mardoche. Francinet sort précipitamment.) Je reviendrai.

SCÈNE III

MARDOCHE, THÉRÈSE.

MARDOCHE, allant ouvrir la porte de la chambre voisine.

Venez!... (Thérèse, pâle et marchant comme dans un rêve, paraît et se tient près de la porte.) Approchez! approchez donc! (Thérèse s'approche et se tient droit, en face de lui.) Eh bien, allez-vous rester plantée comme ça devant moi! Songez à m'obéir, car c'est un maître qu'on vous a donné.

THÉRÈSE.

Puisque vous êtes le maître et moi la servante, j'obéirai.

MARDOCHE.

Et je vous avertis qu'il faudra travailler dur.

THÉRÈSE.

Je travaillerai.

MARDOCHE, ironiquement.

Oui?... avec ces bras robustes! et ces mains vigoureuses! Ah! je les connais, ces mains petites et blanches... Je connais le maudit ouvrage d'écriture qui leur convient! Étalez devant elles un chiffon de papier, présentez-leur une plume, et aussitôt ces doigts d'enfant se mettront en mouvement! ce papier se couvrira de noir, et chaque mot vaudra un piège, chaque ligne un coup de couteau!

THÉRÈSE, lève les yeux et le regarde.

Je ne sais pas de quoi vous me parlez!

MARDOCHE.

Ah! vous levez les yeux, à la fin!.. des yeux qui ont l'air d'exprimer la candeur et la résignation! Mais, je m'y connais!.. sous ce calme trompeur se cache la plus odieuse trahison!

THÉRÈSE.

De grâce... que vous ai-je fait!

MARDOCHE.

Ce que vous m'avez... (il la regarde, puis s'éloigne brusquement d'elle, puis la regardant de nouveau.) Ce n'est pas vous... c'est lui. Ce n'est pas pour vous que je vous ai prise, c'est à cause de lui... mon ennemi... lui qui m'a outragé... Ah! celle qu'il adore est à moi... à moi! c'est ma servante! Avancez-moi un siège. (Thérèse obéit. Il s'assied.) Eh! oui, je voudrais qu'il fût ici pour me faire servir par elle devant lui!... Versez-moi à boire!... tout plein! (Thérèse remplit le verre. Il boit.) Ah! comme il serait désespéré, furieux, en voyant votre main dans la mienne... (Il lui tend une main qu'elle évite.) Mon bras pressant la taille de sa bien-

aimée... Approchez donc! (Thérèse s'éloigne.) Approchez!.. (Avec force.) Je le veux...

THÉRÈSE, s'éloignant encore.

Et moi!.. je ne le veux pas.

MARDOCHE.

Vous êtes ma femme... obéissez!

THÉRÈSE.

Les juges ont pu me condamner, me flétrir, ils pouvaient jeter mon corps au bourreau; mais me donner à vous! ceci est au-dessus du pouvoir des hommes!

MARDOCHE.

Est-ce que nous ne sommes pas mariés l'un à l'autre?

THÉRÈSE.

Mariés! Quand vous ai-je engagé ma foi? Devant quel prêtre ai-je librement consenti à m'unir à vous?

MARDOCHE.

Ici nul ne consent ou refuse. La loi a dit oui pour vous.

THÉRÈSE.

La loi parle pour les coupables, et je ne le suis pas.

MARDOCHE.

Oui, vous prétendez cela, vous aussi, comme les autres!

THÉRÈSE.

Je ne me suis souillée d'aucun crime!.. je ne suis coupable d'aucune faute, je l'affirme à la face du ciel, je le jure devant Dieu!.. Croyez-vous, maintenant, que je puisse être votre femme?

MARDOCHE.

En vérité! Ah! vous avez été injustement condamnée.

THÉRÈSE.

Oui.

MARDOCHE.

Ah! c'est une fille vertueuse qu'ils m'ont donnée, à moi! Mardoche le bandit!..

THÉRÈSE.

Ce mariage est nul, comme l'arrêt qui m'a frappée.

MARDOCHE.

Qu'est-ce que cela me fait à moi? Pensez-vous par hasard que je vais être assez fou pour aller leur dire: Cette fille est trop vertueuse pour moi; reprenez-la!.. Non pas, ils vous ont donnée à moi et je vous garde.

Il lui saisit le bras.

THÉRÈSE, se dégageant avec force.

Laissez-moi!

MARDOCHE.

Ah! je vous prouverai bien que vous m'appartenez.

THÉRÈSE, reculant vers la table, et saisissant un couteau.

Essayez!

MARDOCHE, riant.

De la colère, bon ! j'aime mieux cela que des larmes... Un couteau !.. j'aime mieux cela que de frêles petits bras, et nous pouvons lutter ensemble.

THÉRÈSE.

Je lutterai jusqu'à la mort.

MARDOCHE.

Bravo !.. la lutte, la bataille, me voilà dans mon élément !.. Tenez, vous me plaisez comme ça. Oui, oui, vous voilà réellement belle ! la lèvre frémissante et les yeux étincelants de fureur, vous êtes aussi belle que ma lionne Zilda, avec qui c'était ou le triomphe ou la mort ! A nous deux, Thérèse, à nous deux !

THÉRÈSE, le bras étendu.

Venez donc, je vous attends !

MARDOCHE, montrant sa poitrine.

Courage ! tenez ferme le couteau ! frappez là, au cœur ! choisissez bien la place et que votre main ne tremble pas.

THÉRÈSE, d'une voix calme.

Ma main ne tremble point et la place est choisie. Faites un pas vers moi, et je tombe morte à vos pieds.

Elle appuie la pointe du couteau sur son cœur.

MARDOCHE, jetant un cri.

Ah !...

Il s'arrête et la regarde avec effroi.

THÉRÈSE.

Qu'attendez-vous ?

MARDOCHE.

Eloignez... éloignez ce couteau de votre poitrine.

THÉRÈSE.

Non...

MARDOCHE.

Eloignez-le...

THÉRÈSE.

Non !

MARDOCHE.

Je vous jure que je n'avancerai pas... Tenez, je... (il fait un pas en arrière.) je m'en irai si vous le voulez.

THÉRÈSE.

Les femmes, disiez-vous, ont l'âme fausse et lâche... c'était peut-être une ruse que j'employais.

MARDOCHE, avec émotion.

Non... J'ai lu dans vos regards. Vous étiez décidée à mourir. Oh ! je m'y connais... et le plus lâche de nous deux c'était moi... Oui, moi, puisque je voulais abuser de ma force ! (Thérèse jette le couteau.) Vous pensez donc pouvoir vous fier à moi ?...

THÉRÈSE, avec calme.

Je pense que je serai toujours libre de mourir.

MARDOCHE.

Ah! vous avez une âme énergique! un cœur de bronze qui n'a pas faibli... (A part.) Il y a de la belle et bonne bête fauve dans cette fille-là!.. Tandis que moi.. je crois, vraiment, que j'ai tremblé, j'ai honte de moi-même!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARGUERITE.

Marguerite entre et se tient au fond.

THÉRÈSE, apercevant Marguerite.

Vous, madame!

MARDOCHE.

Que viens-tu faire ici?

MARGUERITE.

La revoir, et vivre auprès d'elle, si tu ne me chasses pas.

MARDOCHE, bas.

Tu l'aimes donc?

MARGUERITE.

Comme si elle était ma fille!..

MARDOCHE.

Alors, tu as bien fait de venir. Oui, tu resteras ici. (Bas.) Et si je m'emporte contre elle, si ma colère me domine et me rend fou... tu la défendras!

MARGUERITE.

Contre qui?

MARDOCHE.

Contre moi!

MARGUERITE.

Contre toi?

MARDOCHE, à lui-même, à part en regardant Thérèse.

Quel courage! et comme elle m'a tenu tête! (A Marguerite, à part.) Après tout, je suis son mari, elle est ma femme... ma compagne.

MARGUERITE, de même.

Le tigre vit toujours seul, Mardoche!

MARDOCHE, de même.

Je ne veux pas qu'elle me haisse!... Pourquoi?... je ne sais pas!.. mais... tu resteras ici!.. Entends-tu! tu resteras!

Il sort brusquement.

SCÈNE V

MARGUERITE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, le regardant sortir.

Tout à l'heure, je me sentais forte ! Maintenant, je suis brisée et j'ai peur !

MARGUERITE.

Ne suis-je pas là, à vos côtés !...

THÉRÈSE.

Oui, mais bientôt je me retrouverai de nouveau seule !...

MARGUERITE.

Vous ne l'avez donc pas entendu ?... Il me permet de veiller auprès de vous aussi longtemps que vous voudrez de moi !... Toujours, alors, si cela vous convient.

THÉRÈSE.

Vous !... rester dans cette maison de malheur !...

MARGUERITE.

Oh ! ne me refusez pas cette joie ! Je ne peux plus vivre loin de vous...

THÉRÈSE.

Qu'ai-je donc fait pour mériter cette tendre affection ?

MARGUERITE.

J'ose à peine m'expliquer devant vous, j'ose à peine vous dire l'étrange folie qui s'est emparée de moi... Écoutez : ma fille est morte... et je crois que vous êtes ma fille !...

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

MARGUERITE.

La première fois que je vous ai vue, j'ai retrouvé dans vos yeux le regard de son père. Le hasard, me suis-je dit, peut faire naître de pareilles ressemblances, et j'ai imposé silence à mon cœur ; mais un rapprochement s'est produit, mille fois plus incompréhensible... Non, ce n'est pas un rapprochement, ce n'est pas une ressemblance, c'est la réalité... c'est... Tenez, jugez vous-même : ma fille avait puisé dans mon sein l'horreur invincible des fleurs...

THÉRÈSE, étonnée.

Elle aussi !...

MARGUERITE.

Et quand je vous ai vue, hier, brisée et presque mourante, vous débattre contre cette insurmontable répulsion, la même, entendez-vous, la même ! quand vous repoussiez ces fleurs du même geste, quand vos traits se couvraient de la même pâleur, mon cœur, mon âme, mon être tout entier s'est élancé vers

vous et, d'une voix haletante, je m'écriais déjà : « c'est elle!.. mais c'est elle!... » quand un homme est venu et vous a dit : « Je suis ton père!... » Et vous l'avez reconnu, cet homme! vous l'avez reconnu! Oh! alors un effroyable vertige s'est emparé de mon esprit, les idées les plus insensées tourbillonnaient dans ma tête, je me disais : elle a un père, une famille, une autre mère sans doute, mais je sens là qu'elle est ma fille!

THÉRÈSE.

Ah! si la tendresse était une preuve, s'il suffisait de bien vous aimer, je serais réellement votre fille, madame!...

MARGUERITE.

Vois-tu, je me figure qu'un miracle t'a sauvée, que cet homme t'a recueillie, t'a élevée... mais qu'il soit ton père! lui!... allons donc!.. Thérèse... (Lui prenant les deux mains.) Regarde-moi donc bien... Est-ce que mon visage, est-ce que mes traits ne réveillent en toi aucun souvenir?

THÉRÈSE.

Vos traits me sont chers comme si je les connaissais depuis mon enfance... mais au-delà du temps où mon père me portait dans ses bras... je ne me souviens plus...

MARGUERITE.

Eh! comment se souviendrait-elle, mon Dieu!... Quand j'avais ma fille, mon visage était souriant, mes yeux, en la regardant, resplendissaient de bonheur; mais j'ai tant souffert depuis le jour où je l'ai perdue, que mes traits ne sont plus les mêmes! J'ai tant pleuré que je n'ai plus le même regard... Comment me reconnaîtrait-elle?

THÉRÈSE, tristement.

C'est pour tenter cette épreuve que vous êtes venue!

MARGUERITE.

Oui, pour cela... et pour l'attendre... lui!

THÉRÈSE.

Lui? qui?

MARGUERITE.

Votre... père...

THÉRÈSE.

Vous ne me tutoyez plus?

MARGUERITE, avec amertume.

Non... pas en vous parlant de cet homme... je ne peux pas...

THÉRÈSE.

Il va venir.

MARGUERITE.

Et je veux le voir, je veux l'entendre quand il vous parlera... Ah! je saurai bien distinguer si c'est la tendresse d'un père qu'il a pour vous.

FRANCINET, au dehors.

Par ici, monsieur, par ici...

THÉRÈSE.

Francinet !

MARGUERITE.

Il n'est pas seul...

THÉRÈSE, vivement.

Georges, peut-être .. (Allant au fond.) Non !

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANCINET, CHAMBORAN.

FRANCINET.

Nous y voici.

THÉRÈSE.

Lui !...

CHAMBORAN, tristement.

Bonjour, ma fille. Madame Marguerite. (Il la salue.) Bonjour...

MARGUERITE, à part.

Il faudra que je lise au fond de son cœur.

THÉRÈSE.

Je vous attendais...

CHAMBORAN.

A vrai dire je ne connaissais même pas le chemin de ta demeure.

FRANCINET.

C'est moi, son domestique, qui le lui ai indiqué.

THÉRÈSE.

Son domestique?...

FRANCINET.

Oui. Monsieur a le droit d'entrer ici, lui, c'est pourquoi je l'ai engagé en qualité de maître.

MARGUERITE.

Et Mardoche vous a-t-il vus ?

CHAMBORAN.

Non. Il descendait vers la colonie.

FRANCINET.

Et il ne reviendra pas de sitôt... cela nous donnera le temps de nous installer ici, car un père peut très-bien demeurer chez sa fille, et comme un domestique demeure toujours chez son maître, me voilà chez nous, et j'y reste...

CHAMBORAN.

C'est dit, nous n'en sortirons plus.

THÉRÈSE.

Et vous croyez que je veux y demeurer, moi !..

CHAMBORAN.

Hélas! mon enfant, la loi est formelle, la femme doit habiter...

THÉRÈSE.

Est-ce que je suis la femme de cet homme?

MARGUERITE, observant le visage de Chamboran.

Ne savez-vous pas quelle condamnation infamante a frappé ce Mardoche?

CHAMBORAN.

Nous sommes tous condamnés ici!

THÉRÈSE.

Et sommes-nous tous coupables!

MARGUERITE.

Par le ciel qui m'entend, elle ne l'est pas!

CHAMBORAN.

Oui, oui, elle l'a affirmé.

MARGUERITE, avec force.

Si vous en doutez!... vous n'êtes pas son père!

CHAMBORAN, très-ému.

Je ne suis pas son... Marguerite, ne redites plus ces mots-là.

MARGUERITE.

Non, si, malgré la sentence et toutes les preuves du monde, une voix ne s'élève pas en vous, qui vous crie : elle est innocente, je dis, moi, que vous n'êtes pas son père.

CHAMBORAN, hors de lui.

N'écoute pas cette femme, Thérèse, ne l'écoute pas... Elle est ma fille; entendez-vous, oui, et plus que ma fille, elle est ma seule vertu, mon seul honneur, mon unique estime de moi-même! Tenez, quand j'ai eu commis ce vol, je me suis senti prêt, en la regardant, à rendre l'argent; je me disais : Elle me méprisera peut-être quand elle sera grande!.. Et j'allais tout restituer... oui, tout!.. Par malheur.... il y en avait trop! six cent mille livres! J'ai manqué de courage... et puis, pour m'étourdir, je pensais : ça sera pour elle; car j'en étais fou de cette enfant-là! Quand elle était toute petite et qu'elle riait en sautant sur mes genoux, j'en avais le cœur tout joyeux, et quand, en bégayant, elle m'a, pour la première fois, appelé son père, pour la première fois aussi, j'ai senti une émotion que je ne connaissais pas! Ça m'a pris dans le cœur, à la gorge et dans les yeux. J'avais cru jusqu'alors, qu'on ne pleurait que de misère ou de souffrance. J'ai appris, ce jour-là, qu'on pouvait aussi pleurer de joie et de tendresse!

THÉRÈSE, bas à Marguerite.

Vous l'entendez!

MARGUERITE, avec intention.

Et ce sont... les premières larmes qu'elle vous ait fait répandre?

CHAMBORAN, hésitant.

Mais... oui...

MARGUERITE.

Et lorsqu'à sa naissance, vous la receviez dans vos bras, vous n'avez pas pleuré? Et quand son premier souffle s'est exhalé dans un premier cri de douleur, vous n'avez pas pleuré?

CHAMBORAN, troublé.

A sa... naissance... j'étais... j'étais loin de la France... Je n'ai connu ma fille qu'à l'âge de deux ans.

MARGUERITE.

Vous ne lui parlez jamais de sa mère?

CHAMBORAN.

Sa mère?... Elle est morte... en lui donnant le jour.

MARGUERITE.

Ah!...

THÉRÈSE.

Morte!...

CHAMBORAN.

Oui, tu n'avais que moi sur la terre, et si la justice ne s'était pas mêlée de mes affaires... plus que je ne l'aurais voulu... Si j'avais pu rester à Paris, j'aurais pourvu à tous tes besoins, et si tu es innocente, comme tu l'affirmes...

THÉRÈSE.

Mais encore une fois, je vous jure...

MARGUERITE.

Ne vous justifiez pas, Thérèse, il ne vous comprend même pas!

CHAMBORAN, indigné.

Je ne la comprends pas?... Je...

FRANCINET.

Je suis forcé de dire à monsieur, que je ne suis pas content de lui.

CHAMBORAN, à part.

Mais qu'est-ce qu'elle me veut donc, cette femme-là? (Haut.) Qu'est-ce que vous me voulez à la fin?

MARGUERITE, froidement.

Je voudrais savoir à quelle époque et à quelle paroisse vous vous êtes marié?

CHAMBORAN, troublé.

Moi?

MARGUERITE.

Quel jour a été inscrite la naissance de votre enfant, et quel prêtre l'a baptisée?

CHAMBORAN, avec volubilité.

Je me suis marié un jeudi, en face du soleil, et au milieu des bois, la paroisse des ramiers et des petits oiseaux; ma fille

est née le... 17 juin 1710, et le prêtre s'appelait Langevin. Tous les actes sont à Paris, rue de l'Homme-Armé, n° 62, et vous irez les voir si cela vous convient...

MARGUERITE, froidement.

J'irai...

CHAMBORAN, à part.

Quand son temps sera fini, dans quatorze ans... (Haut.) Mais je vais être bientôt libre, moi, et je ne voudrais partir qu'avec ma fille!...

THÉRÈSE, avec dignité.

Je vous l'ai dit : les preuves de mon innocence sont entre les mains de Lionel.

CHAMBORAN.

Mais, je l'ai revu cet homme, et il m'a affirmé...

THÉRÈSE.

Il a menti, c'est parce qu'il a juré ma perte, qu'il refuse de les livrer.

CHAMBORAN.

Que faire, alors?

MARGUERITE.

Vous le demandez!... Il faut contraindre ce Lionel à restituer ces papiers! s'il refuse, il faut les lui arracher de force! s'il résiste, il faut le tuer pour les prendre et sauver Thérèse!..

CHAMBORAN.

Le tuer!... diable!...

FRANCINET.

Et je suis prêt à donner un coup de main à monsieur. Mais si monsieur hésite, je lui flanque son compte. Il n'est plus mon maître!

CHAMBORAN.

Eh bien!... eh bien... je suis prêt.

MARGUERITE.

Venez donc... Thérèse, c'est ton honneur, c'est ta liberté que nous allons racheter... (La pressant dans ses bras.) C'est mon dernier bonheur que je vais tenter de conquérir... venez!...

Marguerite sort, suivie de Chamboran et de Francinet.

SCÈNE VII

THÉRÈSE, seule.

Mon honneur est à jamais perdu, ma liberté... ce n'est qu'auprès de Dieu que je la retrouverai; s'il restait pour moi un seul moyen de salut, Georges l'aurait trouvé!.. Et puisque Georges m'abandonne... c'est que je n'ai plus rien à espérer!..

Georges, se soutenant à peine, a paru au fond sur ces derniers mots.

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, GEORGES, pâle et défait.

GEORGES, s'arrêtant au seuil de la porte.

Georges n'a pu vous sauver, Thérèse!

THÉRÈSE, l'apercevant.

Georges!..

GEORGES

Mais il ne vous abandonne pas... Je vous ai attendue sur la route, et si je ne vous ai pas arrachée des mains de cet homme, Dieu m'est témoin que ce n'est ni la volonté ni le courage qui m'ont fait défaut.

THÉRÈSE.

Georges, pourquoi chanceliez-vous? D'où vient que vous êtes si pâle?

GEORGES, portant la main à sa poitrine.

Rien... ce n'est rien... ne perdons pas un instant! J'avais tout préparé pour la fuite... Nous quitterons cette colonie... Maintenant, hâtons-nous... Il faut nous éloigner d'ici... il faut partir...

THÉRÈSE.

Oui... oui... à l'instant!

GEORGES.

Venez!

Entrée de Mardoche.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, GEORGES, MARDOCHE.

THÉRÈSE.

Lui!

GEORGES.

Lui!

MARDOCHE, avec une colère concentrée.

Capitaine d'Harbley, que venez-vous faire chez moi?

GEORGES.

Je veux arracher Thérèse de cette maison maudite.

MARDOCHE.

En vérité! mais c'est vous qui l'y avez fait entrer...

GEORGES.

Moi!

MARDOCHE.

Je vous ai demandé, supplié de ne pas m'imposer un mariage abhorré... Je vous ai dit qu'à ce prix j'oublirais l'ou-

trage que j'avais reçu de vous, et vous êtes resté sourd à ma prière. J'ai dû me courber alors devant votre implacable loi et je me suis ainsi racheté de l'esclavage. Aujourd'hui me voilà libre, maître absolu dans ma demeure, j'ai le droit d'en défendre l'entrée, et je vous dis encore : Monsieur le capitaine, que venez-vous faire chez moi ?

GEORGES.

Je ne veux pas que Thérèse t'appartienne !

MARDOCHE.

Vraiment ! (D'une voix forte) C'est une étrange fatalité, n'est-ce pas, que le sort ait jeté dans mes bras cette Thérèse que tu aimes ! Tu la trouves trop belle pour Mardoche, pour ce... lâche ! Car tu m'as appelé : lâche ! Et tu viens ici, pour me la voler !

GEORGES.

Misérable !

MARDOCHE.

Oui ! pour me la voler ! et puisque nous voilà réunis, réglons nos comptes. (À Thérèse.) Sortez... retirez-vous !

THÉRÈSE.

Que voulez-vous faire ?

MARDOCHE.

Ce que je veux ?.. Demandez-le à ce brave officier. Il l'a compris. Regardez comme il est pâle. Il a déjà peur.

GEORGES.

Peur... moi... d'un misérable bandit !

MARDOCHE, s'élançant vers Georges et le saisissant par l'épaule.

Ah ! cette fois, je vous le jure !..

GEORGES, jetant un cri.

Ah !...

Il porte la main à sa blessure.

THÉRÈSE.

Arrêtez !.. arrêtez !..

GEORGES, chancelant.

Tu n'auras pas la joie de m'avoir assassiné... Un autre... un autre t'a devancé...

Il tombe.

THÉRÈSE.

Blessé !

MARDOCHE.

Un autre !.. (Georges se soulève à demi.) Ah ! sa main a tremblé... mais la mienné... (Il s'avance vers lui, Thérèse se place entre eux deux.) Je vous ai dit de partir.

THÉRÈSE.

Je reste... je veux voir comment, lorsqu'on est fort, on égorge un homme sans défense ; comment, lorsqu'on est brave, on achève un mourant... (Démaquillant Georges et le montrant de doigt.) Faites donc, je vous regarde !..

MARDOCHE, s'avancant encore.

Eh bien ! (Il leve le bras, s'arrête, ses yeux rencontrent ceux de Thérèse, qui le regarde en face, il hésite, puis détourne son regard, il s'éloigne en disant.) J'attendrai... oui... je... j'attendrai que sa main puisse tenir une arme.

GEORGES.

Thérèse ! que Dieu vous protège... moi, je ne puis plus rien... je me sens mourir...

THÉRÈSE, ouvrant l'habit de Georges.

Ah ! du sang !...

MARDOCHE.

Qui donc m'a volé ma vengeance !...

THÉRÈSE.

Il va mourir, là, dans mes bras !... Ce sang qui coule à flots !.. Que faire ?... mais que faut-il que je fasse ?... je ne sais pas... je ne sais pas !... je crois que je deviens folle !

MARDOCHE, s'oubliant.

Eh bien ! il faut...

THÉRÈSE, avec anxiété.

Parlez !

MARDOCHE, froidement.

Il faut... comprimer la blessure... étancher le sang... avec... (Apercevant le mouchoir de Thérèse qui se trouve sur le buffet, il le prend.) Avec cela, tenez !..

Il le jette à Thérèse en détournant la tête.

THÉRÈSE, saisissant le mouchoir.

Ah ! donnez !... donnez !... Georges... Georges !... oui... c'est bien ainsi... Le sang cesse de couler. Je crois que déjà sa pâleur est moins grande... et que ses yeux vont se rouvrir... Oui... oui... ses lèvres s'agitent.

GEORGES.

La... la soif me dévore...

THÉRÈSE.

La soif !...

GEORGES.

J'étouffe !.. de l'eau !..

THÉRÈSE.

Oui, de l'eau !.. (Elle fait un mouvement pour se lever et s'arrête.) Ah ! du sang... encore !.. quand j'éloigne ma main de cette blessure... le sang coule de nouveau... (Regardant Mardoche d'un air suppliant.) Je ne peux pas le quitter !... je ne peux pas, je ne peux pas !

Mardoche le regarde, hésite encore, puis se dirige vers la table et emplit un verre d'eau. Au moment de retourner vers le blessé, ses traits se contractent et il s'arrête.

THÉRÈSE, suppliante.

Hâtez-vous un peu... hâtez-vous... par pitié... (Suppliant.)
par pitié!

Mardoche s'approche d'elle, et toujours, sans la regarder, lui tend le verre
d'eau.

THÉRÈSE, pleurant.

Ah ! c'est bien... Il y a plus de courage, allez, à secourir
son ennemi qu'à l'assassiner.

MARDOCHE, d'une voix brève,

Si je le secours maintenant, c'est pour me venger plus
tard. Croyez-vous que je le haisse moins?... oh ! non !...
(Il regarde Georges et dit d'une voix dure.) Soutenez donc mieux sa
tête... il ne faut pas que le sang l'étouffe... Je ne pourrais plus
me venger de lui.

THÉRÈSE.

Sa tête... oui... oui, c'est bien ainsi, n'est-ce pas?... vous
savez ces choses-là mieux que moi... et c'est généreux à vous
de me le dire.

MARDOCHE.

Généreux !... Est-ce que je suis généreux !... Je veux qu'il
vive, pour que nous puissions, plus tard, nous retrouver en
face l'un de l'autre.

GEORGES, qui s'est levé à demi et l'a écouté.

Nous retrouver... dis-tu !... Pourquoi ne m'as-tu pas tué
tout de suite ?...

MARDOCHE, avec colère.

Taisez-vous, ne me tentez pas,...

Il marche vers le blessé.

THÉRÈSE.

Au nom du ciel !...

MARDOCHE.

Ce n'est pas moi... c'est lui qui... (Il s'éloigne la tête basse.) C'est
lui...

SCÈNE X

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mardoche !... que se passe-t-il donc !...

THÉRÈSE.

Ah ! venez à mon aide, madame.

MARGUERITE.

M. D'Harbley, blessé, mourant...

THÉRÈSE.

Oh ! nous le sauverons !

MARGUERITE.

Il faut le transporter, là... dans cette chambre. .

MARDOCHE.

Là!...

THÉRÈSE.

Oui, oui, hâtons-nous!...

Elles soulèvent Georges & elles deux.

GEORGES.

Attendez... je crois que je pourrai marcher.

MARGUERITE.

Du courage... du courage!...

Elles arrivent, soutenant toujours Georges, auprès de la porte. Marloche les regarde entrer. A peine ont-ils disparu qu'il redescend en scène, en proie à une vive agitation.

MARDOCHE.

Il est chez moi, lui!... l'homme qui m'a outragé... et je ne me suis pas vengé!.. Il lui a parlé de leur amour à tous deux, car ils s'aiment!... et je ne me suis pas vengé?... Et la voilà auprès de lui!... elle l'encourage, peut-être, par de douces paroles! des paroles d'amour!... Non, non, cela, je ne le veux pas! Plutôt la tuer!..

Il remonte vers la chambre et se trouve en face de Marguerite.

SCÈNE XI

MARDOCHE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Tu n'entreras pas!

MARDOCHE.

Arrière, je te l'ordonne!

MARGUERITE.

Tu n'entreras pas!

MARDOCHE.

Ne suis-je plus le maître ici?

MARGUERITE.

Tu m'as dit: sois sa compagne... et me voilà... Tu m'as dit: si quelque danger la menace, défends-la... Thérèse est en danger, je la défends!

MARDOCHE, avec colère.

Contre moi?...

MARGUERITE.

Contre toi qui parles de la tuer!

MARDOCHE.

La tuer! Est-ce que j'ai dit cela! Est-ce que je pourrais?... La pensée de sa mort m'épouvante!.. C'est cet homme que je

hais! Jene veux pas qu'il la voie... je ne veux pas qu'elle lui parle!.. J'aimerais mieux... Mais qu'est-ce que j'ai donc? Ah! je crois que je deviens fou!

MARGUERITE.

Sous cette rude enveloppe, Dieu avait mis un cœur... long-temps il a sommeillé, engourdi dans le vice et le crime! Il s'éveille aujourd'hui et voilà que tu aimes!

MARDOCHE.

Aimer!... moi, aimer une femme!... ah! ah! ah! Mardoche amoureux?... Tiens, je vais te prouver... je ne la reverrai plus... je m'en vais... je les laisse ensemble... (Sanglotant.) Ensemble! ah! je ne peux pas, je ne peux pas!!!

MARGUERITE.

Tu vois bien que tu l'aimes! Et cet amour, c'est le châti-ment!... c'est l'expiation qui commence!

MARDOCHE, courbant la tête.

L'expiation!...

ACTE CINQUIÈME

Site sauvage et montagneux. Sur le devant, à droite, l'habitation de Mardoche.
Au fond, en contre-bas, on aperçoit la ville et le Mississipi.

SCÈNE PREMIÈRE

LIONEL et CHAMBORAN, arrivant sur le plateau.

LIONEL.

Me direz-vous, enfin, où nous sommes, et pourquoi vous m'avez conduit ici ?

CHAMBORAN.

Nous sommes à la porte de la maison de Mardoche, et, dans cette maison, se trouve une personne qui veut s'entretenir avec vous.

LIONEL.

Et cette personne se nomme Thérèse ?

CHAMBORAN.

Thérèse ?

LIONEL.

La noble fille de monsieur Chamboran.

CHAMBORAN.

Pourquoi ma fille voudrait-elle vous parler ? J'ai vainement tenté d'obtenir, de vous, les papiers que vous possédez, dit-elle, et qui peuvent la justifier.

LIONEL.

Oui, vous avez essayé de tous les moyens : de la prière, de la menace, et vous avez échoué.

CHAMBORAN.

Vous avez même refusé de me rendre ce qui vous a été confié pour moi ; ce dont l'honneur devait vous conseiller la restitution.

LIONEL.

L'honneur !... Est-ce que vous connaissez cela, mon cher ?

CHAMBORAN.

Je le connais, comme vous... de réputation.

LIONEL.

Ah !... eh bien, je garde ce précieux dépôt, parce que vous êtes le père de Thérèse, et qu'une arme contre vous est aussi une arme contre elle ; mais finissons-en, et entrons !...

CHAMBORAN, l'arrêtant.

Non, c'est ici que celui qui veut vous parler vous dictera sa volonté.

LIONEL, riant.

Sa... volonté!... Je suis curieux d'apprendre quelle est cette personne et ce qu'elle peut contre moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Vous allez le savoir, monsieur.

LIONEL, atterré.

Georges! (Bas.) vivant!

GEORGES.

Depuis quand ne dites-vous plus : monsieur d'Harbley ? Vous parlez de moi comme on parle d'un mort... Aviez-vous quelque raison de croire à mon trépas ?

LIONEL, ému.

Moi... je... (Se remettant.) je ne vous comprends pas, monsieur.

GEORGES, avec force.

Vous mentez.

LIONEL, avec force.

Monsieur... je vous dis encore...

GEORGES.

Assez de vaines paroles. Vous avez tenté de m'assassiner !

LIONEL.

C'est faux !

CHAMBORAN, avec douceur.

Pardon, c'est parfaitement vrai, témoin (Sortant une balle de sa poche.) cette petite balle de plomb.

LIONEL.

Une balle de plomb !

CHAMBORAN.

Que vous aviez en trop, à ce qu'il paraît, puisque vous la logiez dans la poitrine du capitaine.

LIONEL.

Et qui prouvera...

CHAMBORAN.

Que ce petit projectile vous appartenait !...

GEORGES.

Rien de plus simple, monsieur. L'arme dont vous vous êtes servi est de fabrication étrangère ; son calibre n'est pas, à beaucoup près, le calibre ordinaire, et cette arme précieuse,

que vous avez soigneusement gardée, sera ici, dans un instant.

LIONEL.

Ici?...

CHAMBORAN.

Oui, pendant que je vous emmenais, quelqu'un s'introduisait dans votre demeure.

LIONEL.

Quelqu'un?

CHAMBODAN.

Un ami à moi, mon domestique.

LIONEL, faisant un pas vers le fond.

Il oserait...

CHAMBORAN, l'arrêtant.

Inutile de vous déranger. Il entrait chez vous comme nous en sortions, et il en est, à présent, bien loin.

GEORGES.

Tout à l'heure, une enquête sera ouverte sur l'assassinat dont j'ai failli être victime. Convenez-vous, monsieur, que je puisse vous perdre?

LIONEL, après un temps

En supposant que tout ceci fût vrai... qu'exigeriez-vous de moi?

CHAMBORAN.

Nous y venons donc?

GEORGES.

Voici ce que j'ordonne : Pour que je consente à ne pas vous livrer, vous m'apporterez, dans une heure, le testament de madame de Guérande.

LIONEL.

Le testament. (A part.) Jamais!

CHAMBODAN.

Le testament et le petit dépôt.

LIONEL.

Ce testament, je ne l'ai pas, je...

GEORGES, se dirigeant vers le caban.

Dans une heure, monsieur.

CHAMBORAN, le suivant.

Dans une heure!

Il s'en va.

SCÈNE III

LIONEL, puis MARDOCHE.

LIONEL.

Maladroît que je suis. J'ai tout compromis, et ma dernière

chance de fortune et ma vengeance contre cet homme!.. Non, cette vengeance... tant qu'il me restera un souffle de vie... je n'y renoncerais pas, capitaine d'Harbley!

Mardoche paraît au fond et se dirige vers sa demeure.

Mardoche!

MARDOCHE, se retournant, et d'une voix rude.

Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Je ne vous connais pas.

LIONEL.

Mais je suis presque de votre famille.

MARDOCHE.

Vous!

LIONEL.

Je suis le compagnon d'enfance (Avec intention) de Thérèse, votre femme.

MARDOCHE, vivement.

Vous êtes... (Se rapprochant de lui, et parlant avec plus de douceur.) Ah! vous avez été élevé avec elle!..

LIONEL, à part.

La bête féroce s'humanise... Si je pouvais... Essayons... (Haut.) Oui, nous nous aimions... comme frère et sœur, lorsqu'un homme est venu se placer entre nous... Ce Georges d'Harbley.

MARDOCHE.

Georges!

LIONEL.

Votre... rival...

MARDOCHE, avec douleur.

Mon rival!... Et lors même qu'il ne serait plus là; quand Thérèse parviendrait à l'oublier; quand, devenu humble et soumis, je ramperais à ses pieds, est-ce qu'elle aurait seulement un regard de pitié pour moi?

LIONEL, avec une feinte douceur.

Oui... je lis dans votre cœur, et je vous plains, vous souffririez cruellement, le jour... où votre union serait rompue.

MARDOCHE, avec énergie.

Rompue! et par qui? de quel droit? Est-ce que cette union n'a pas été consacrée au nom de la loi?

LIONEL.

Si fait... mais ce sont deux coupables que cette loi unissait, et si l'innocence de l'un des époux était prouvée, si l'arrêt qui le frappe devenait nul, le mariage le serait aussi.

MARDOCHE.

L'arrêt annulé! le mariage rompu!... Ah! tenez, taisez-vous!.. vous me rendriez fou.

LIONEL.

Soyez calme, au contraire, et réfléchissez froidement, Mar-

Joche; si un homme armé de la justification de Thérèse, lui rendait l'honneur, la liberté, s'il l'emmenait loin d'ici... pour qu'elle devint sa femme... que feriez-vous?

MARDOCHE, froidement.

Je tuerais cet homme.

LIONEL.

Allons, c'est bien. (Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.) À propos, puisque nous voilà bons amis, permettez que je vous offre un présent.

MARDOCHE.

Un présent.

LIONEL.

Peut-être reprendrez-vous un jour votre ancien métier de dompteur.

MARDOCHE.

Peut-être.

LIONEL.

Eh bien, si vous vous trouvez engagé dans une de ces terribles luttes où, sans perdre une seconde, il faut tuer ou mourir... prenez ceci.

Il lui présente un poignard.

MARDOCHE.

A quoi bon?

LIONEL.

Oh! ce n'est pas une arme vulgaire; cette lame, façonnée chez les Indiens, récite, dans ses rainures, certain poison, connu d'eux seuls, et qui tue, prompt comme l'éclair, terrible comme la foudre.

Il lui présente le poignard.

MARDOCHE.

A quoi bon?...

LIONEL.

Cela peut vous servir aussi contre qui tenterait de vous reprendre Thérèse.

MARDOCHE, prenant le poignard.

Malheur à celui-là!

LIONEL, à part.

Maintenant, Georges, je puis te remettre ce testament.

Il porte la main à sa poitrine.

SCÈNE IV

LES MÊMES. LE GOUVERNEUR, PLUSIEURS OFFICIERS, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR, à Mardocho.

Cette maison est la vôtre?

MARDOCHE.

Oui, monseigneur.

LE GOUVERNEUR.

Vous y avez recueilli le capitaine d'Harbley, après le guet-à-pens dont il a falli être victime?

MARDOCHE.

Je ne l'ai pas recueilli, c'est pendant mon absence qu'il y est entré... sans cela...

LE GOUVERNEUR, à Marchoche.

Vous êtes l'ennemi de Georges d'Harbley ?

MARDOCHE.

Son ennemi mortel.

LE GOUVERNEUR.

Vous l'avouez !

MARDOCHE.

Je l'avoue.

LE GOUVERNEUR.

Quand vous savez que nous cherchons celui qui a tenté de l'assassiner.

MARDOCHE.

Si j'avais voulu le tuer, je l'aurais frappé en face. Si j'avais tenté de l'assassiner... il serait mort.

LE GOUVERNEUR, après un instant de silence.

Allez, et envoyez-moi ceux qui, m'a-t-on dit, sont auprès de votre femme.

MARDOCHE, vivement et avec émotion.

Ma femme ! C'est bien ma femme que vous dites, n'est-ce pas ?

LE GOUVERNEUR.

Sans doute.

MARDOCHE, avec joie.

Vous, le gouverneur, le premier de ce pays, presque le roi, vous reconnaissez qu'elle est à moi, bien à moi, et que personne ne peut me la prendre.

LE GOUVERNEUR.

Personne.

MARDOCHE.

Et vous ferez respecter mon droit ?

LE GOUVERNEUR.

Je ferai respecter la loi.

MARDOCHE, à part.

Allons, c'est bon à quelque chose, la loi.

Il entre dans sa maison.

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas sur cet homme que doit planer le soupçon.
(Lionel a fait quelques pas pour sortir.) Restez, monsieur, restez.

Lionel s'incline.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, THÉRÈSE, GEORGES,
CHAMBORAN, puis FRANCINET.

MARGUERITE.

Vous nous avez fait appeler, monseigneur ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, messieurs, nous allons procéder à l'enquête.

LE GOUVERNEUR, bas à Lionel.

Vous entendez, monsieur, êtes-vous prêt ?

LIONEL, bas.

Je suis prêt !

CHAMBORAN.

Monseigneur, voici un témoin qui accourt.

LE GOUVERNEUR.

Un témoin ?

FRANCINET, entrant.

Ouf ! j'arrive à temps, n'est-ce pas ?

CHAMBORAN.

Avec la carabine.

FRANCINET, à Thérèse.

Et je crois, avec quelque chose de mieux pour mademoiselle.

THÉRÈSE.

Pour moi ?

CHAMBORAN.

Parle, mon garçon.

FRANCINET.

Vous aviez dit, mademoiselle, que... monsieur avait entre les mains des papiers qui devaient vous justifier...

THÉRÈSE.

Oui, c'est lui-même qui l'a avoué.

MARGUERITE.

Et ces preuves ?...

FRANCINET.

Ne les ayant pas trouvées chez monsieur dont je venais de forcer tous les meubles...

LIONEL.

Tu as osé ?...

FRANCINET.

J'ai pris cette liberté, monsieur. Mes recherches ayant été vaines, j'ai pensé que monsieur avait peut-être caché la chose ailleurs, à bord, dans sa cabine. En trois coups de rame, j'arrive au navire. Une fois là, je m'insinue chez monsieur, je

cherche, je flaire, je bouleverse, et, dans un coin le plus obscur, j'avise un objet soigneusement enveloppé!... C'est trop bien caché pour que ce soit honnête que je me dis; je m'en empare et je vous l'apporte.

LIONEL, à part.

Le coffret!... A nous deux, Chamboran!

LE GOUVERNEUR, à Lionel.

Que renferme ce coffret?

LIONEL.

Un paquet cacheté que je voulais vous remettre, monseigneur.

LE GOUVERNEUR.

A moi!

LIONEL.

Et qui m'a été confié (Regardant Chamboran en face.) par un nommé Maugiron.

CHAMBORAN, vivement.

Maugiron! Monseigneur, ceci est à moi, ça m'appartient!

LE GOUVERNEUR.

Comment?

LIONEL.

Cet homme a, dit-il, fini son temps. Vous trouverez ici, la preuve qu'il doit encore d'autres années à l'État, car c'est le fruit d'un second vol commis par lui.

LE GOUVERNEUR.

Qu'avez-vous à répondre?

CHAMBORAN.

Monseigneur... je...

LE GOUVERNEUR.

Parlez, si vous voulez vous soustraire à une nouvelle condamnation.

CHAMBORAN, avec énergie.

Eh bien, je dis que loin de m'accuser, ceci prouve au contraire, qu'une fois dans ma vie, j'ai fait un acte d'honnête homme, un acte de courage et de dévouement.

LIONEL, avec ironie.

Et cette bonne action, vous l'avez tenue cachée!

CHAMBORAN, regardant Thérèse.

Oui... pendant vingt ans!

MARGUERITE, se rapprochant vivement de Thérèse.

Vingt ans!

CHAMBORAN,

Non, ce n'est pas le fruit d'un vol que renferme ce coffret, mais des objets trouvés par moi sur un enfant que j'ai...

MARGUERITE.

Que vous avez arraché à la mort, n'est-ce pas?

CHAMBORAN.

Oui!

C'était un soir?..

MARGUERITE.

Oui!

CHAMBORAN

Au Havre?..

MARGUERITE.

Oui!

CHAMBORAN.

MARGUERITE, voyant le Gouverneur prêt à ouvrir le coffret.

Attendez! attendez!.. Il y a là... je vais vous dire ce qu'il y a à moi!

CHAMBORAN, étonné.

Vous!

MARGUERITE, avec joie.

Oui, car c'est mon trésor, car c'est mon bien, car c'est ma vie!... Il y a là! Ah! mon Dieu! je... mais, qu'éprouvé-je donc? je... je ne peux plus parler... je ne peux plus penser... Oh! mais, il ne faut pas que le bonheur me rende folle! (Jetant un cri.) Ah! (Elle court à Thérèse et la prend dans ses bras.) Embrasse-moi! embrasse-moi pour que ma raison se raffermisse!

THÉRÈSE.

Mais c'est donc bien vrai... vous êtes...

MARGUERITE.

Tais-toi, je me souviens!.. Oui, l'anneau de mes fiançailles... un bracelet... des lettres...

CHAMBORAN.

C'est vrai...

LE GOUVERNEUR, qui a ouvert le coffret.

C'est vrai...

MARGUERITE.

Et puis, il s'y trouve encore... (Avec explosion.) C'est qu'il a y a vingt-ans de cela!!.. un portrait.

CHAMBORAN.

Oui!...

MARGUERITE se tournant vers le Gouverneur.

Le sien... à lui... (à Thérèse.) ton père!

THÉRÈSE.

Mon père? avez-vous dit...

MARGUERITE.

Oui, ton père! Ah! tu vois bien que mon cœur ne s'était pas trompé... et que ce n'est pas seulement ma fille que je retrouve.

THÉRÈSE.

Votre fille! votre fille!..

MARGUERITE.

C'est aussi ma justification, c'est mon honneur! (Embrassant

Thérèse.) Ah! comme je vais t'aimer pour tout ce que tu me rends!

THÉRÈSE, à Marguerite, montrant le coffret.

Et ce portrait qui est là, vous disiez... tu disais, ma mère!..

MARGUERITE, hésitant et regardant le Gouverneur

Le... portrait...

LE GOUVERNEUR, s'approchant de Thérèse en le lui présentant.

Le... voici...

THÉRÈSE, regardant le portrait puis le Gouverneur.

Ah!... (Bas.) Mon père... mon père!...

LE GOUVERNEUR, lui saisissant la main.

Vous le retrouverez, vous l'embrasserez en France. (Bas.) Et tu lui pardonneras, Thérèse.

THÉRÈSE, bas.

Lui pardonner!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARDOCHE, sortant de la maison.

MARGUERITE, jetant un cri.

Ah! cet homme. (Au gouverneur.) Son mari, son mari!!!

MARDOCHE, d'une voix grave.

Oui, son mari!.. et nul n'a le pouvoir ou le droit de me contester ce titre, car vous l'avez dit, monseigneur : Je ferai respecter la loi!

GEORGES.

La loi ne veut pas unir l'innocence et le crime.

MARDOCHE.

Je suis criminel! Mais qui prouvera son innocence, à elle?

GEORGES, avec énergie, à Lionel.

Parlez, monsieur... parlez...

LIONEL.

Moi?

CHAMBORAN, prenant la carabine des mains de Francinet.

Parlez donc, monsieur.

LIONEL, regardant Mardoche.

J'obéis au capitaine d'Harbley. (Il s'incline.) Oui, Thérèse fut injustement condamnée.

THÉRÈSE.

Ah!

MARDOCHE, d'une voix sourde.

Injustement!... La preuve?

LIONEL, remettant le testament à Georges.

La preuve est dans ce testament qui réhabilite Thérèse,... qui lui permet, enfin,... d'appartenir à celui qu'elle aime...

MARDOCHE, à part, et portant la main à sa poitrine.

Jamais... jamais...

GEORGES.

Maintenant, Monseigneur, c'est moi qui vous demande, à mon tour, de faire respecter la loi.

Il lui remet le testament.

LE GOUVERNEUR.

Thérèse, vous êtes libre.

THÉRÈSE et MARGUERITE.

Libre !

MARDOCHE, à part.

Libre de lui appartenir à lui... non ! non !...

Il tire l'arme de son sein, la tient cachée et fait un pas vers Georges.

THÉRÈSE.

Libre !.. Et lui ? (Montrant Mardoche.) Monseigneur, je ne partirai pas d'ici sans avoir obtenu sa grâce.

MARDOCHE, avec émotion.

Ma grâce ! vous demandez ma grâce !

THÉRÈSE.

Oui, car vous avez été généreux, car vous avez eu compassion de moi, vous m'avez épargnée, respectée, et sans votre pitié, je serais morte à présent !.. Je ne pouvais pas être votre femme, mais je veux être votre amie, votre sœur... Le voulez-vous, dites ? (Elle lui tend la main.) Le voulez-vous ?..

MARDOCHE, très-ému et tendant la main.

Mon amie... ma... ma sœur... vous ! (En disant ces mots il laisse glisser à terre le poignard qu'il tient de l'autre main.) Ma sœur !..

THÉRÈSE, au gouverneur.

Monseigneur !..

MARDOCHE.

Ma sœur !..

LIONEL, lui remettant le poignard qu'il a ramassé sans être vu.

Oui, mais sa femme à lui !

MARDOCHE, avec force.

Sa femme !.. Et j'ai dit que je tuerais celui...

Il fait un pas vers Georges, le regarde en face, puis rejetant son poignard.

Eh bien, non ! je ne tuerais pas !

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce donc ?

MARDOCHE.

Monseigneur, cet homme voulait faire de moi un assassin !

LIONEL.

Moi !

MARDOCHE.

Oui, toi, misérable ! (Il lui saisit le bras et le fait courber à genoux) toi !

CHAMBORAN.

Et c'est lui qui avait attenté à la vie du capitaine d'Harbley.

C'est lui!

LE GOUVERNEUR.

Justice sera faite!

FIN

